







SUR  
LE TRAVAIL

*L'éditeur réserve tous droits de reproduction  
de la présente traduction qui est sa propriété.*

*Cet ouvrage a été déposé, conformément aux  
lois, en Mars 1902.*



C tesse Z\*\*\*

# Sur Le Travail

TRADUIT DU POLONAIS PAR H. C.

INTRODUCTION

Par le **R. P. A. BAUDRILLART**

DE L'ORATOIRE

*Seule édition française autorisée*

DU TRAVAIL EN GÉNÉRAL  
DU TRAVAIL MANUEL  
DU TRAVAIL INTELLECTUEL  
DU TRAVAIL SPIRITUEL



PARIS

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10

867



116138



## INTRODUCTION

« Il n'y a fileuse en France qui ne filât une quenouille pour payer ma rançon ». Chacun connaît cette fière et touchante réponse de Bertrand Duguesclin au Prince Noir qui s'étonnait de voir le héros prisonnier fixer aussi haut le prix de sa liberté. Ce n'était ni vers les fonctionnaires, ni vers les soldats, ses frères d'armes, ni vers les cultivateurs, ni vers les artisans des villes, que se tournait la pensée du défenseur de la patrie contre l'Anglais, c'était vers les femmes de France. Anecdote qui, avec tant d'autres, a charmé notre enfance et dont nous avons plus tard compris toute la portée, quand, par l'expérience et par l'histoire, nous avons mieux connu tout ce que la France doit à ses femmes !

Elle nous revenait à l'esprit lorsque nous lisions pour la première fois les pages de cet opuscule « *sur le travail* », dû à la plume d'une noble femme, noble par la hauteur de l'esprit, la générosité du cœur, la grandeur de l'âme, plus encore que par la naissance, illustre représentante d'une nation vaincue et opprimée, mais toujours ferme dans ses espérances.

Et que se propose-t-elle donc cette chrétienne et cette patriote ? D'étendre le royaume de Dieu et de relever la Pologne. Et comment ? Par le travail. Et à qui s'adresse-t-elle ? Aux femmes. Triple hardiesse, mais bien justifiée !

Écoutez cet émouvant appel : « Quand nos mains seront enflées par la chaleur ou le froid, quand nos jambes faibliront, souvenons-nous des mains et des pieds du Christ cloués sur la croix pour l'amour de nous et des mains de nos frères enchaînés aux brouettes pour la foi et la patrie dans les mines de Sibérie... Souvenons-nous de nos



frères qui languissent en exil, qui périssent misérablement dans les prisons, qui sont forcés de servir sous un uniforme étranger des maîtres étrangers... Qui ne sentirait le besoin d'agir et de souffrir avec eux au moins par le travail » (1) ?

Par le travail ! Car elle a compris et elle a le courage d'avouer que la grande faiblesse de la Pologne, ç'a été le mépris du travail (2) : « L'orgueil dont tout notre pays est infesté à un degré extraordinaire fait que quantité de gens ont chez nous honte de mettre au travail la main qu'ils n'ont pas honte de tendre à l'aumône. Commençons notre séparation d'avec l'esprit du monde en brisant ces fers dont la paresse et l'orgueil

(1) P. 67-68.

(2) « Le mépris du travail témoigne non seulement de la bassesse du niveau moral de la société, mais il trahit de plus l'ignorance et l'insouciance. Cette ignorance et cette insouciance sont justement chez nous la source de cette insurmontable aversion pour le travail et même d'une sorte de honte du travail. Et cette honte est pour notre malheureux pays une cause de ruine et de misère presque sans remède, car elle nous prive des éléments indispensables à notre relèvement ». P. 20.

ont chargé notre nation. Accoutumons nos épaules au travail. Faisons-nous violence, s'il le faut, pour travailler ; aimons ardemment le travail, soyons-en fières, efforçons-nous d'éveiller ces mêmes sentiments chez les personnes qui nous entourent et particulièrement chez nos élèves. Qu'en revenant dans leurs familles elles y apportent, avec l'estime du travail, la pénitence par le travail, la réforme de la vie et le relèvement du pays par le travail ! Que par leur exemple elles détruisent cette conception asiatique que l'oisiveté et des mains incapables sont des signes de dignité » (1).

Mais pourquoi parler, de préférence, aux femmes ? Pourquoi les inviter toutes au travail, sans distinction de classes et de rangs ? C'est d'abord que l'auteur est femme. Sur-tout, elle sait que l'homme est le plus souvent ce que la femme le fait ; elle a deviné d'abord, puis appris par l'expérience, — car elle a agi avant d'écrire, et ses « œuvres »

(1) P. 8-9.



lui rendent témoignage, — que, de toutes les forces sociales, la femme est la plus grande. Que la femme renonce à la frivolité, qu'elle travaille, qu'elle comprenne, suivant la belle expression d'Étienne Lamy (1), que « ce n'est pas assez d'être le charme d'une société quand on en peut devenir la conscience » ; et, cette société, la femme deviendra, ouvrière discrète mais inlassable, capable de la refaire. N'est-ce pas elle qui, au moyen âge, a poli, civilisé, transformé, les rudes soldats dont la force semblait l'unique idéal ? N'est-ce pas elle, qui, de nos jours encore, dans la plupart des peuples chrétiens, soutient et conserve l'empire de la religion ?

Le grand ennemi de la femme et de son influence, c'est la frivolité. Le travail tue la frivolité. Si la femme veut exercer sur le monde une action salutaire et profonde, il faut qu'elle travaille. Au surplus, la loi du travail n'est-elle pas la première que Dieu ait

(1) *La femme de demain*, p. 286.

imposée à l'humanité et je ne sache pas qu'il en ait excepté la femme ? Mais à quel travail doit-elle s'adonner ?



Nous avons trois sortes d'aptitudes, qui répondent aux trois sortes de vie que Dieu nous a appelés à mener, physiques, intellectuelles, spirituelles. Pour répondre à ses aptitudes, le travail doit donc être triple : manuel, intellectuel, spirituel (1). L'idée maîtresse du petit livre que nous présentons au public est précisément celle-ci, la nécessité pour tous, même pour les femmes, pour les plus riches et pour les plus pauvres, d'unir, à des degrés divers, bien entendu, ces trois espèces de travail. A ce prix seulement, la femme sera complète et pourra jouer, dans sa plénitude, le rôle que la Providence lui a réservé.

Et d'abord le travail manuel. En quelles

(1) P. 3.

pages charmantes notre auteur le réhabilite aux yeux des trop délicates Polonaises! « Si un travail quelconque excite le dégoût, ce n'est point la faute du travail en lui-même, mais celle de l'inhabileté de ceux qui s'y livrent... Si, en s'adonnant au travail, on devient vulgaire, grossier, répugnant, c'est la faute non du travail, mais de l'ouvrier. Les âmes et les intelligences cherchent toujours leur niveau, et si elles s'abaissent, la cause de leur chute est en elles-mêmes, non dans les conditions où elles se sont trouvées » (1).

« Lorsque les Polonais disent avant d'effectuer un travail grossier que « la couronne ne leur tombera pas de la tête », ils semblent savoir et reconnaître que l'homme qui s'abaisse aux choses matérielles les plus ordinaires ne perd pas la royauté de l'esprit et de l'intelligence. Et cependant, nous donnons par toute notre vie un démenti à cette affirmation. Une Polonaise doit parfois s'élever à une vertu héroïque pour remplir des devoirs

(1) P. 10.



qui, chez les étrangers, entrent dans le cercle de la vertu la plus élémentaire » (1).

C'est qu'hélas ! le manque d'exactitude et de précision qui est, il faut bien l'avouer, un des traits saillants du caractère polonais, fait que presque aucun ouvrage n'est exécuté de manière à satisfaire ; il est « gâché », qu'on me passe le mot, et ne saurait plaire à celles même qui l'ont entrepris. Voici encore un joli tableau : « Chacune s'élançe avec ardeur vers les occupations qui ne demandent pas cette exactitude et s'éloigne de celles qui l'exigent particulièrement. Chacune parcourra volontiers tout un jardin ou toute une prairie pour faire une guirlande ou un bouquet pour une circonstance donnée, quand même cela lui causerait une véritable fatigue, mais on en trouvera rarement une qui veuille semer ou planter droit une planche de ces fleurs. Chacune se mettra avec goût à coudre ou à épingler des objets de toilette ; peu commenceront et finiront droit une simple couture.

(1) P. 18.



Chacune ornera avec plaisir la maison pour une fête particulière, peu sauront mettre et conserver en ordre le mobilier ordinaire. Ourler une douzaine de mouchoirs et les marquer de manière que tous les ourlets soient d'une égale largeur et toutes les lettres dans le même angle, à la même distance et de la même hauteur, dépasse presque leurs aptitudes et leurs forces.

« Ce n'est donc pas seulement la fatigue matérielle qui les effraie, mais la discipline nécessaire au travail régulier, ordonné et persévérant. Il semblerait qu'il y ait chez nous un véritable dégoût pour « la mesure, le poids et l'ordre ». Et cependant, non seulement Dieu a créé le monde de cette manière et non d'une autre, mais Il l'a spécifié dans l'Écriture sainte pour notre enseignement, voulant nous montrer qu'il n'existe pas d'autre moyen d'accomplir des œuvres qui durent et aient une réelle valeur. Si donc on ne peut rien sans la discipline, il n'est pas étrange qu'on ne puisse sans elle rien conserver dans son

intégrité et que faute d'elle, notre pays soit tombé. Il n'y a pas d'autre moyen de le relever qu'en s'efforçant de créer en nous et au tour de nous ce qui lui a manqué et ce d'où peut venir sa résurrection » (1).

Sans doute pour corriger ce défaut de précision et prêcher d'exemple, l'auteur ne craint pas d'entrer dans les plus minutieux détails. Quelques-uns feront peut-être sourire ; de plus compétents que moi m'ont assuré qu'ils n'étaient pas superflus.

Même des femmes du monde, on exige un travail *utile* : « N'est-ce pas une perte de temps et d'argent de faire des petits ouvrages, des garnitures, des petits meubles qui, ne servant à aucun usage précis et n'étant pas des œuvres d'art, ne peuvent rien ajouter ni à la commodité, ni à l'ornementation (2) ? »

Une énumération fort complète des occupations et des professions manuelles auxquelles peuvent aspirer les femmes achève de don-

(1) P. 24-25.

(2) P. 28.

ner un caractère tout à fait pratique à cette partie de l'ouvrage, sans rien enlever à l'agrément qu'elle doit à nombre d'observations ingénieuses et fines.

\* \* \*

Les femmes sont-elles incapables d'un travail intellectuel sérieux ? Beaucoup d'hommes aiment à se le persuader et beaucoup de femmes à se le laisser persuader. N'est-ce pas pour les premiers une façon d'affirmer et de maintenir à bon marché leur supériorité, et pour les autres, une excuse commode à leur paresse ? Paresse d'esprit qu'il ne faut pas nier et qui n'exclut pas l'ambition, comme le prouvent certaines revendications contemporaines. Mais, ainsi que le dit fort bien notre auteur, « le droit à l'estime et à l'indépendance d'action ne s'obtient point par la grâce des législateurs, on le conquiert par sa valeur personnelle » (1).

Que la paresse intellectuelle de la plupart

(1) P. 74.

des femmes ait des excuses, c'est chose évidente, mais ne pourraient-elles pas, par un meilleur emploi de leur temps, y porter remède ? Car, chez elles, la paresse n'est pas de ne rien faire, c'est de ne se livrer qu'à des occupations qui atrophient les facultés de leur esprit : « Non seulement les femmes riches remplissent leur temps, mais elles le remplissent à l'excès d'une foule de prétendues obligations, de même qu'elles remplissent à l'excès leurs demeures d'une foule d'objets dont la nécessité n'est qu'apparente. Des visites, des correspondances sans but et sans profit, des achats sans fin, des petits ouvrages qui engourdissent simplement l'intelligence, voilà les occupations habituelles des femmes qui ne sont pas forcées de travailler dans leur maison, ni de gagner leur pain. Par cet engourdissement de l'intelligence, elles arrivent à une sorte de suicide intellectuel... Par la force des choses, le temps des femmes pauvres est aussi perdu et trop rempli. Elles ont tant d'occupations dans leur maison avec leur



ménage, leurs enfants, leurs vêtements, que, si elles ne s'assurent point, grâce à une volonté énergique, quelques moments pour leur éducation intellectuelle, alors, loin de développer leur intelligence, elles oublient ce qu'elles ont appris dans leur enfance et deviennent toujours plus bornées » (1).

Hélas! le problème pour la femme pauvre est loin d'être résolu. Il l'est pour toute femme riche, ou même pour toute femme dans une situation simplement médiocre, qui le veut bien. Et qu'on n'objecte pas la nécessité de suivre des cours ou de prendre des leçons particulières, ce qui ne serait pas à la portée de tout le monde. Avec un sens pratique très juste et une science exacte des moyens, notre auteur montre comment toute femme peut, si elle en a le désir, refaire *toute seule* son éducation. Il y a tant et de si bons livres, élémentaires et précis, qu'il est facile de se procurer! Il ne s'agit que de choisir et de

(1) P. 75-76.

proportionner ses lectures au temps dont on dispose et au milieu social où l'on vit.

Qu'une femme qui saurait tout ce qu'on lui propose ici d'apprendre serait heureuse ! N'est-ce pas une vraie encyclopédie du savoir humain, mis à la portée des femmes, que cette revue de toutes les connaissances utiles qui remplit une cinquantaine de pages de notre petit volume ? C'est trop, serais-je tenté de dire à l'auteur, si elle n'avait soin de m'avertir très catégoriquement que le travail intellectuel ne peut être le même pour toutes, et que c'est à chacune de faire son choix et de prendre ce que, de tout cela, elle pourra porter. Et puis, que de sages réflexions et que de bons conseils s'égrènent chemin faisant, à propos de toute science et de toute étude ! On nous parle d'économie politique, de sociologie, et on laisse échapper ces considérations qui ont assurément plus de saveur et de mérite sous la plume d'une grande dame que sur les lèvres d'une *Sévrienne* : « Celui qui consacre à ces sciences l'attention qui leur est due et observe

attentivement les changements qui s'opèrent en elles, acquiert cet immense avantage que, suivant pas à pas le développement de la société et comprenant qu'on ne peut la tenir en lisières, il ne perd pas ses forces à s'opposer à des courants inévitables et arrive souvent à se tenir au gouvernail et à diriger la société au milieu de flots qu'il ne pourrait contenir. On a reproché aux Bourbons de n'avoir rien appris et rien oublié. Cette disposition n'est point propre à cette famille : elle est très générale. Nous oublions difficilement nos privilèges, nos droits, même tombés en désuétude et ne nous rapportant rien en réalité. Nous nous familiarisons difficilement avec les devoirs que l'état de la société impose à chacun. La seule conséquence de ce retranchement dans de vieilles idées est que ceux qui s'y tiennent deviennent les victimes du mouvement au lieu d'y prendre part et d'exercer sur lui une influence salutaire. On ne peut reprocher à un jeune homme de se développer, de grandir et de ne plus se contenter, en



arrivant à la maturité, de ce qui suffisait à son enfance. Il fuirait ceux qui voudraient s'opposer à son développement et ne lui permettraient pas d'user des droits qui lui sont nécessaires. De même, dans la société, celui qui veut arriver à y avoir voix ne doit pas essayer de l'arrêter en route, mais doit marcher du même pas qu'elle. Ainsi et seulement ainsi, il saura la garantir de plus d'un danger et lui conquérir plus d'un avantage. Les hommes sont altérés de bien-être et d'indépendance. Non seulement chacun a le droit, mais c'est pour chacun un véritable devoir de faire ces efforts. Les nations et les sociétés sont composées d'individus par la force et la vertu desquels elles développent leur sagesse et leur bien-être, s'élèvent et se créent la situation qui leur appartient. Mais, pour que ces justes tendances deviennent un aiguillon au travail et à l'économie, et non à la paresse, à l'avidité, à la rapine, pour qu'elles deviennent pour la société et pour la nation un bien et non un mal, elles doivent être soumises à des



lois morales, comme tous les faits matériels aux lois physiques » (1).

M. Fonsegrive, qui a écrit de fort jolis articles sur la manière de lire les journaux, ne désavouerait pas les prudentes prescriptions que donne sur ce sujet délicat une femme très apte à comprendre les exigences d'une époque si différente du « bon vieux temps », où la femme n'était assurément pas tenue d'ouvrir sur la politique les fenêtres de son esprit. Aujourd'hui, son influence discrète peut s'exercer même en pareille matière et il n'est pas bon qu'elle demeure dans une ignorance qui la diminue devant son mari et ses fils, en la privant de faire entendre à l'occasion une parole utile : au surplus, n'est-ce pas l'avenir même de tout ce qui la touche de plus près que la politique remet tous les jours en question ?

Mais la grande œuvre de la femme est et sera toujours celle de l'éducation dans la famille. Et cette œuvre, il la lui faudra tou-

(1) P. 111-113.

jours entreprendre avant qu'elle ait été elle-même instruite par l'expérience. Aussi ne saurait-elle consacrer trop d'efforts à s'y préparer par les conversations et par la lecture. Oh ! qu'elle ne se borne pas à conserver par ses soins la vie de son enfant et à jeter dans cette âme encore tendre les germes de croyances, que risque d'emporter le premier vent du raisonnement et de la passion ! Que vraiment elle soit de taille à former, à élever, tout l'être moral de celui qu'elle a mis au monde, à lui montrer par son exemple, que la foi religieuse peut cohabiter avec un développement intellectuel de quelque étendue, à répondre à ses difficultés autrement que par des soupirs et par des exclamations : alors son cœur attristé ne discernera plus, dans l'amour de son fils devenu grand et instruit, cette marque de pitié dédaigneuse qui s'y mêle souvent aujourd'hui. Que le jeune homme puisse reconnaître en elle la mère de son esprit !

« Plus l'eau vient de sources abondantes, plus elle descend d'un niveau élevé, plus elle

donne de force aux roues qu'elle fait mouvoir, plus elle permet de faire travailler des machines puissantes. De même, plus sont hautes, pures, profondes et étendues les sources où l'intelligence puise son inspiration, plus les forces morales ont une action salutaire et énergique sur les affaires auxquelles on prend part et sur les hommes au milieu desquels on vit » (1).

\*<sup>\*</sup>  
\* \*

« Le travail intellectuel et le travail manuel ne peuvent nous suffire pour atteindre le but en vue duquel Dieu nous a mis dans le monde, si le travail intérieur ou spirituel ne les accompagne et ne les dirige pas » (2). Celle qui doit former les autres doit avant tout se former elle-même ; elle doit tendre à la perfection, et par quel chemin ? Par l'imitation du Sauveur, qui fera d'elle « un autre Jésus-Christ ». N'est-ce pas le sublime idéal que le Nouveau-Testament propose à tout chrétien ?

(1) P. 146.      (2) P. 147.

Et si l'action morale de la femme au foyer et dans le monde est et doit être avant tout une action religieuse, s'il faut que la femme soit chrétienne pour être tout ce qu'elle peut être et faire tout ce qu'elle peut faire, saurait-elle être trop profondément religieuse et chrétienne ?

Qu'elle procède à la façon du peintre et du sculpteur ! « Dès qu'ils ont trouvé le modèle désiré et l'ont bien regardé, ils cherchent la matière et les instruments nécessaires... Or, tout cela, Dieu nous l'a donné. Le modèle est le Christ ; la matière, nous-mêmes ; le ciseau, le pinceau : la parole, la loi de Dieu, l'enseignement de l'Église, tous les moyens que l'Église nous donne pour nous sanctifier, et enfin toutes les personnes, les circonstances et les événements au milieu desquels Dieu nous a placés » (1).

Notre premier devoir est donc de contempler Jésus-Christ et de le suivre pas à pas, faisant comme lui de chacun des actes de

(1) P. 152.



notre vie l'accomplissement d'une volonté divine, si bien qu'à l'heure de notre mort nous puissions, à son exemple, en abandonnant notre âme au jugement divin, dire dans notre conscience : « Seigneur, tout ce que vous nous avez commandé, nous avons essayé de l'exécuter, tout ce que nous avons à faire, nous avons essayé de l'accomplir » (1).

Tout être humain a une vocation particulière et tient de la libéralité divine ce qui est indispensable pour l'atteindre : « Chacun de nous, dit très justement notre auteur, reçoit avec la vie, comme en germe, ce qui lui est nécessaire pour accomplir la mission qui l'attend de par la volonté de Dieu. Cette mission est différente pour chacun et la tâche du travail intérieur est de connaître la volonté de Dieu sur les hommes en général et sur soi-même en particulier » (2).

Connaître, tel est en effet dans le travail spirituel, comme en tout autre, le point de départ inévitable. L'étude de la doctrine et

(1) P. 153.      (2) P. 154.

de la loi est donc la première obligation qui nous incombe. Par l'Écriture, par le catéchisme, par la liturgie, nous nous en pénétrerons. Notre sage conseillère a le sens trop catholique pour ne pas voir, avec l'Église, le danger qu'il y aurait à faire, à l'aide de l'Écriture sainte, notre éducation première. Elle qui recommande aux femmes de ne passer point un seul jour sans lire quelques pages du livre divin, sait et répète que l'enseignement initial doit être donné par l'Église, dans ses manuels authentiques, ou par l'intermédiaire des fêtes auxquelles elle nous convie. Que j'aime ces lignes où se reflète le sentiment profond, trop rare aujourd'hui, de la formation chrétienne par les cérémonies liturgiques : « Enfants de l'Église catholique, nous devons vivre de sa vie, passer chez elle non comme des hôtes, mais comme des habitants de la maison, comprendre ce qui se fait dans l'église et nous y unir par l'esprit et par la pensée » (1).

(1) P. 159.

L'étude est la base et la préparation ; après elle, ou, pour mieux dire, avec elle, l'effort et l'action, fruit naturel d'une forte conviction ; plus on croit, plus vigoureusement on agit ; et l'action, à son tour, fortifie la foi. « Une parole même divine reste hélas ! pour beaucoup lettre morte, si elle n'est pas traduite en actes par un effort qui y correspond. Aussi le travail spirituel commence-t-il seulement lorsque, imbus des principes de la foi, nous nous efforçons de les faire pénétrer dans tous les détails de notre vie » (1).

Celui qui nous a rachetés a voulu que nous fussions ses coopérateurs : « N'oublions pas que nous ne pouvons profiter d'une manière passive de l'offrande que le Christ a faite de lui-même pour le salut des hommes » (2).

Contempler le Christ, connaître sa doctrine, par l'effort tendre vers l'un et mettre l'autre en pratique, nous le voulons. Mais comment savoir si nous y réussissons, si nous marchons dans la bonne voie ? Grâce aux fréquents re-

(1) P. 167.      (2) P. 168.



tours sur nous-mêmes, à l'examen de notre conscience, de ce moi humain, où nous devons retrouver l'empreinte de Jésus et de sa loi. Par la comparaison que nous établirons, nous saurons ce qui, en nous, doit être transformé, arraché, ou planté. Il s'agit de retrancher ce qui empêche la vie du Christ dans l'âme et d'y conserver ce qui l'aide : « Assez communément on exagère un de ces actes au détriment de l'autre. Quelques personnes luttent constamment contre leurs mauvaises inclinations, elles enregistrent leurs chutes avec une grande douleur, s'en confessent et en font pénitence jusqu'à la fatigue et enfin se découragent en voyant le peu de résultat obtenu... Dans l'ordre divin, on doit en même temps, réformer ses défauts et acquérir des vertus ou plutôt faire l'un à l'aide de l'autre. *On triomphe du mal par le bien* » (1).

Quelle belle règle et conforme à la meilleure tradition des plus grands maîtres de la vie spirituelle ! Notre auteur la développe avec

(1) P. 171.



une grâce que ne désavouerait pas saint François de Sales : « Un jardinier peu soigneux enlève parfois, en arrachant les mauvaises herbes, les plantes qu'il voulait élever. Il en est souvent de même dans la lutte inconsidérée contre les mauvaises inclinations. Les personnes qui veulent, à chaque pas, contenir leurs impulsions naturelles pour éviter une imperfection, perdent souvent en même temps une partie de leur activité et *la grandeur d'âme* si nécessaire dans les luttes spirituelles. Elles tombent dans une sorte de tristesse, de rétrécissement du cœur, de timidité, portent continuellement leur attention sur elles-mêmes, filtrent et analysent leurs pensées et leurs sentiments et tournent en elles-mêmes dans un cercle sans issue. Au contraire, celui qui base la réforme de ses défauts sur la pratique des vertus opposées, évitera ces écueils et sera dans les meilleures conditions du progrès » (1).

La grandeur d'âme ! Mot superbe et que

(1) P. 173.

j'aimerais à trouver plus souvent dans les livres de piété. Celui-ci en est tout plein ; il en est inspiré et il l'inspire. Je ne veux pas prolonger davantage cette analyse ; j'espère avoir fait comprendre que la dernière partie de l'opuscule « *sur le travail* » constitue un petit traité de spiritualité, sage, pratique, modéré, généreux, aussi propre à favoriser l'action chrétienne qu'à éloigner de toute mysticité fausse, subtile et pernicieuse. Que l'auteur en soit félicitée et surtout bénie !



Voilà bien des pages écrites pour les femmes... de Pologne. Regardent-elles les femmes de France ? S'il n'y a en France ni femmes paresseuses, ni femmes frivoles, si toutes se donnent avec courage et habileté aux travaux manuels propres à leur sexe, si toutes accomplissent sur elles-mêmes ce travail spirituel, capable de les rapprocher du divin modèle et de les unir à Dieu, ce petit livre ne

peut leur servir de rien. Qu'elles le laissent aux Polonaises ! Mais, s'il en est qui, descendant au fond de leur conscience, reconnaissent qu'à l'un quelconque de ces points de vue, ou peut-être à tous trois, il leur reste quelque chose à faire, qu'elles remercient l'intelligente traductrice qui, après leur avoir procuré, il y a un an, le plaisir de lire dans leur langue maternelle, une partie de l'œuvre de Sienkiewicz (1), veut encore mettre à leur portée les utiles leçons données à leurs sœurs de là-bas.

Aussi bien, femmes de France, vous l'avez compris, l'appel qui leur est adressé, vous devez l'entendre et déjà vous l'avez entendu. Chez vous, comme chez elles, des maîtres se sont installés qu'il faut chasser ; ils ne sont point chez vous étrangers de naissance ; mais, chez vous comme chez elles, ces maîtres poursuivent les mêmes adversaires, la foi religieuse et l'idée nationale. Cette foi et cette

(1) *Nouvelles variées*, de Sienkiewicz, traduites par H. C. Paris. Lethielleux, 1901.

idée, défendez-les, et surtout soyez dignes de les défendre ; en un mot, travaillez !

A l'œuvre, femmes de Pologne et femmes de France, encore une fois, *filez votre quenouille* pour délivrer deux grandes prisonnières, l'Église et la Patrie !

Alfred BAUDRILLART,

prêtre de l'Oratoire.

---



# SUR LE TRAVAIL

---

## I

### DU TRAVAIL EN GÉNÉRAL

Qui ne comprend la nécessité d'obéir à Dieu ? Et cependant il est étrangement difficile d'apprécier toute la portée de l'un de ses ordres, du premier de tous, de celui qui nous impose le travail et qui a une signification exceptionnelle et ne peut jamais être éludé.

Si Dieu, en une certaine mesure, laisse à l'homme sa volonté libre dans l'accomplisse-

sement de ce devoir comme dans celui de tous les autres, Il attache cependant au travail une telle importance, Il a fait l'homme si dépendant du travail que, sans travail, Il ne lui permet de pourvoir à aucune des nécessités de la vie. Dieu a placé non seulement la vie physique mais tout développement et tout progrès matériel, intellectuel ou spirituel, dans la dépendance du travail.

« Assujettissez-vous la terre » a dit Dieu à nos premiers parents en leur donnant la terre en partage. Et comment pouvaient-ils la posséder sans un certain degré de travail, ne fût-ce que pour en recueillir les fruits ? Ce travail, il est vrai, fut d'abord fructueux et agréable. Si de doux, il est devenu fatigant et de fructueux, souvent ingrat, c'est parce que le Seigneur en le plaçant, depuis la chute de l'homme, sur la balance de sa justice comme une satisfaction du péché, a changé les conditions qui y étaient attachées. Il a, en la personne

d'Adam, averti tout le genre humain que désormais il devrait cultiver la terre à la sueur de son front et que, malgré cela, cette terre produirait pour lui des épines.

Depuis lors, le travail est donc devenu non seulement un devoir et une condition de la vie, mais aussi une satisfaction pour nos péchés et ainsi une condition de salut. Il y a plus : il est un champ de mérite pour ceux qui s'y appliquent volontiers. Il est encore une des conditions de la santé, du bien-être, de la vie qui, à vrai dire, est par elle-même un travail. Toutes les forces que nous n'entretenons et que nous ne développons point par le travail, tant sous le rapport physique que sous les autres, sont infailliblement anéanties.

Les aptitudes de l'homme sont triples : physiques, intellectuelles, spirituelles. Pour répondre à ces aptitudes, le travail doit donc être triple : manuel, intellectuel, spirituel.

Le Christ, à Nazareth, a travaillé de ses mains dans l'atelier paternel. Au temple, il lisait les livres saints et les expliquait, il travaillait donc intellectuellement. Sans cesse, il a souffert, jeûné, lutté contre Satan, donc il travaillait spirituellement. Ainsi, il nous a laissé l'exemple des trois sortes de travail.

Les hommes du temps présent, même ceux qui sont le plus pénétrés de l'esprit du monde, comprennent et apprécient le travail de l'intelligence, car il n'offense pas leur orgueil et même il le satisfait. L'estime et le désir de la science sont parmi les signes les plus expressifs de notre époque.

Quant au travail intérieur, au travail spirituel, le monde ne le comprend pas et ne peut le comprendre.

Enfin, le monde dédaigne le travail manuel. Peut-être le respect pour ce travail sera-t-il le signe du siècle nouveau.

Mais ces trois sortes de travail sont insépa-



rables. Chacun d'eux ne possède sa véritable valeur qu'autant qu'il est uni aux deux autres. Il semble que l'expérience de tous les jours doive exclure tous les doutes à ce sujet et, cependant, il règne sur ce point des préjugés d'une étrange opiniâtreté. On croirait que, dans leur éducation comme dans toute l'organisation de la société, les hommes ont pris pour principe, non l'union de ces trois formes de travail, mais leur désunion.

Les uns sont si occupés par le travail matériel qu'ils y courent le matin dès leur réveil et que, le soir, ils sont trop fatigués pour avoir le temps et la force de s'agenouiller, ne serait-ce qu'un moment, pour une prière. Pour eux, il ne peut pas même être question de développer leur intelligence dans quelque sens que ce soit. Ils ne comprennent ni les lois physiques qui régissent leur travail, ni les lois morales qui doivent régir leur vie.

D'autres sont occupés par le travail intellectuel mais d'une manière si absorbante qu'ils n'ont également « pas le temps » de puiser la lumière et l'inspiration à la véritable source de toute science. Ils n'ont pas non plus « assez de temps » pour expérimenter par le contact avec la vie de tous les jours l'exactitude de leurs idées personnelles.

Enfin, il y a des gens, et ceci est le plus étrange, qui ayant la foi et une certaine science de la foi, comprennent cependant cette foi d'une manière si fausse qu'ils appuient leur piété uniquement sur des actes extérieurs. Ils négligent leurs devoirs d'état, ils négligent le soin de leur propre éducation et, après avoir enfoui, comme dans la parabole de l'Évangile, les talents à eux confiés, ils perdent leur vie sans profit pour eux-mêmes, sans utilité pour le prochain, sans gloire pour Dieu, et offrent seulement cette fausse piété à la risée et au mépris. C'est

d'eux que l'Écriture sainte dit : « Ce peuple m'honore des lèvres ».

Si tous doivent prendre en considération ce triple travail, c'est aux femmes qu'il est particulièrement nécessaire, afin qu'elles puissent satisfaire à leurs différents devoirs et, de plus, maintenir en équilibre leur santé et leur intelligence. C'est plus nécessaire encore pour nous qui travaillons ensemble dans notre « École de travail domestique », puisque nous avons choisi le travail comme notre tâche.

Nous voulons contribuer à étendre le royaume de Dieu sur notre terre. Nous voulons servir Dieu, servir notre pays. Comment pourrions-nous réaliser ce désir si nous ne mettons pas la main à tous les travaux manuels nécessaires, si nous ne nous formons pas intellectuellement et si nous ne sanctifions pas notre travail par la prière ?

Mais pour suffire à cette tâche, il faut nous

rappeler que, de même qu'il y a trois sortes de travail, il y a trois sortes de paresse : la paresse physique, la paresse intellectuelle et la paresse spirituelle, et que ce triple travail est à la fois l'unique moyen de vaincre la paresse et la punition la plus propre à l'expier, punition d'autant plus justement mesurée qu'elle se gradue d'elle-même suivant la faute. En effet, plus on est paresseux dans une certaine voie, plus on trouve pénible l'effort pour le travail dans cette voie.

Quant au travail manuel, il doit avoir pour nous une signification d'autant plus grande qu'il est moins apprécié et estimé. L'orgueil dont tout notre pays est infesté à un degré extraordinaire fait que quantité de gens ont, chez nous, honte de mettre au travail la main qu'ils n'ont pas honte de tendre à l'aumône.

Commençons notre séparation d'avec l'esprit du monde en brisant ces fers dont la pa-



resse et l'orgueil ont chargé notre nation. Accoutumons nos épaules au travail. Faisons-nous violence, s'il le faut, pour travailler, aimons ardemment le travail, soyons-en fières, efforçons-nous d'éveiller ces mêmes sentiments chez les personnes qui nous entourent et particulièrement chez nos élèves. Qu'en revenant dans leurs familles elles y apportent, avec l'estime du travail, la pénitence par le travail, la réforme de la vie et le relèvement du pays par le travail ! Que, par leur exemple, elles détruisent cette conception asiatique que l'oisiveté et les mains incapables sont des signes de dignité. Qu'elles se rappellent que l'oisiveté est le commencement de toutes les chutes matérielles et morales et que par l'amour du travail, se relèvent les familles et les nations.

C'est en nous-mêmes que nos élèves doivent trouver l'exemple de cet amour du travail. Convainquons-les qu'on peut s'acquitter d'oc-

cupations grossières avec ordre, bienséance et même avec élégance. Si un travail quelconque excite le dégoût, ce n'est point la faute du travail en lui-même, mais celle de l'inhabileté de ceux qui s'y livrent. Un homme instruit et spiritualisé, ennoblit et, si l'on peut s'exprimer ainsi, spiritualise le travail en l'élevant jusqu'à lui. Si en s'adonnant au travail, on devient vulgaire, grossier, répugnant, c'est la faute non du travail mais de l'ouvrier. Les âmes et les intelligences cherchent toujours leur niveau et si elles s'abaissent, la cause de leur chute est en elles-mêmes, non dans les conditions où elles se sont trouvées.

Convainquons aussi nos élèves que le travail manuel n'exclut pas l'éducation de l'intelligence et a même besoin d'elle pour atteindre la perfection désirée. Quand celui qui est instruit s'applique à un travail manuel et quand celui qui travaille de ses mains a une instruction convenable, alors le travail s'élève,

se perfectionne, devient intéressant, attirant, glorieux même. Ainsi celui qui cultive seulement son intelligence et n'est accoutumé à mettre la main à rien, tombe dans une sorte d'inhabileté matérielle et intellectuelle et, quoi qu'il fasse, est seulement à demi instruit. De même, celui qui n'apprend qu'à travailler des mains n'est, sous le rapport du travail intellectuel, qu'à demi instruit. L'homme riche, bien qu'il ne soit pas forcé au travail manuel, ne peut aussi s'en dispenser sans faire un certain tort à sa santé, à son intelligence, à son caractère. Et le pauvre, obligé de gagner son pain, même par un travail très grossier, ne peut négliger un certain développement intellectuel et spirituel sans diminuer non seulement sa dignité humaine mais aussi sa capacité à gagner sa vie, capacité d'autant plus grande qu'il comprend mieux les principes et les conditions du travail qu'il accomplit.

A qui doit-on être surtout reconnaissant pour

tant de découvertes qui facilitent et améliorent le travail de l'homme, sinon à ceux qui, travaillant de leurs mains, travaillaient en même temps de leur intelligence et qui, luttant en personne avec les difficultés attachées au travail manuel, cherchaient les moyens de le faciliter ?

Plus l'esprit dirigeait la main avec intelligence, plus la main arrachait efficacement à l'esprit les efforts nécessaires pour lui venir en aide. Et, de cette manière, la main devenait pour le moins aussi maîtresse de l'esprit que l'esprit était maître de la main.

Ne sont-ils pas, dans toute la force du terme, des bienfaiteurs de l'humanité ceux qui, engagés personnellement dans la lutte contre les difficultés du travail manuel, ont découvert les lois de la mécanique et leurs différentes applications ? Ne se sont-ils pas attachés à relever le niveau intellectuel et moral de ceux qui travaillent de leurs mains,



en les délivrant du joug pesant d'un labeur vraiment bestial, en épargnant les forces humaines et en les remplaçant par les puissantes forces de la nature ? N'est-il pas vrai que ces travailleurs ont en réalité plus fait par leur travail matériel pour relever l'humanité au point de vue intellectuel et moral que quantité d'idéologues, d'utopistes, de philanthropes qui se perdent dans des considérations abstraites sur les droits de cette humanité ? N'est-il pas vrai que l'œuvre de ces travailleurs non seulement ne les a pas abaissés mais a éveillé en eux un sentiment de solidarité fraternelle ? Elle a provoqué en même temps le travail intellectuel qui a transmis leurs noms à la postérité et le travail spirituel qui, en dernier résultat, leur a apporté le soulagement dans les souffrances, un surcroît de bien-être et l'affranchissement de leur âme.

Sans doute, il n'est pas donné à tous d'atteindre aussi haut ; mais, quoi qu'il en soit,

tout développement et tout progrès humain, pour être durable et réel, doit s'appuyer sur ce triple travail. Si les œuvres des hommes ont plus ou moins de portée et apportent plus ou moins de profits certains, c'est en raison même du plus ou moins d'appui qu'elles ont pris sur cette triple base.

L'accomplissement parfait de ce que l'intelligence et l'âme ont inspiré donne seul aux conceptions et aux inspirations leur entière valeur. On pourrait dire que le travail matériel dans les œuvres de l'homme est, pour le travail intellectuel et le travail spirituel, ce que Dieu a voulu que fût le corps de l'homme dans ses rapports avec l'intelligence et l'esprit. Chacun est indispensable à l'autre pour atteindre son complet développement et produire les fruits désirés.

La mythologie n'est qu'une parodie de la vérité, mais cette parodie renferme parfois d'étranges lueurs. Parmi les dieux assyriens,

il en est qui expriment excellemment ce que nous voulons dire. Ils ont une tête humaine annonçant la pensée et la volonté, des ailes droites qui signifient le vol vers le ciel et quatre pieds robustes qui tiennent la terre sous leur puissance. Posséder la terre pour qu'elle nous paye de ses dons, pénétrer par la pensée les lois qui gouvernent le monde et les hommes et nous élever par l'esprit jusqu'à Dieu : voilà toute notre tâche.

Dans le monde chrétien, ceci a été parfaitement compris par les fondateurs des différents Ordres religieux. Il suffirait de nommer les Bénédictins. Qui marquera parmi les chefs-d'œuvre de leurs mains parvenus jusqu'à nous, les bornes entre les trois sortes de travail ? Les splendides manuscrits et les admirables bâtiments qu'ils ont laissés après eux, sont à la fois des œuvres de leurs mains et des œuvres d'art, témoignant de leur éducation intellectuelle et de leur vie spirituelle.

Et que dire des Chartreux et des Trappistes qui, dans le silence et la prière, par la science et par le travail, changent des déserts, des sables, des marais en plaines fertiles, saines et habitables ?

Il n'est pas question pour nous de les égaler, mais ces exemples doivent nous servir de précieuses indications pour nous montrer à quoi peut conduire tout travail sagement dirigé, si on l'accomplit pour Dieu et avec Dieu.

---



## II

### DU TRAVAIL MANUEL

Si le monde dédaigne le travail manuel, ne le trouvant bon que pour ceux qui, sans lui, ne sauraient pourvoir aux besoins de leur vie, qu'y a-t-il d'étonnant à ce que les personnes pénétrées de l'esprit du monde et dirigées par lui, partagent cette manière de voir et aient du dégoût pour ce travail? Il n'y a rien non plus d'étrange à ce que le corps

se détourne de ce qui est pénible pour lui. Il suffit enfin que le travail soit une pénitence et nous ouvre le ciel pour que Satan, ennemi de notre salut, fasse mouvoir contre lui tous les ressorts de notre orgueil naturel.

Tous les hommes doivent connaître, dans une certaine mesure, ce triple empêchement, mais il existe dans notre pays une répugnance particulière et plus grande que partout ailleurs sous ce rapport, et le dégoût pour le travail manuel y atteint des proportions extraordinaires.

Lorsque les Polonais disent avant d'effectuer un travail grossier que « la couronne ne leur tombera pas de la tête », ils semblent savoir et reconnaître que l'homme qui s'abaisse aux choses matérielles les plus ordinaires ne perd pas la royauté de l'esprit et de l'intelligence. Et cependant, nous donnons par toute notre vie un démenti à cette affirmation. Une Polonaise doit parfois s'élever

à une vertu héroïque pour remplir des devoirs qui, chez les étrangers, entrent dans le cercle de la vertu la plus élémentaire.

D'où nous vient cette infériorité ?

L'Écriture sainte nous enseigne qu'après la création du monde Dieu considéra tout ce qu'il avait créé et « vit que tout était parfait selon son genre ».

Et d'où venait cette perfection, sinon de ce que Dieu avait tout créé, comme nous l'enseigne plus loin l'Écriture, suivant « la mesure, le poids et l'ordre » c'est-à-dire suivant des principes exactement définis.

Ainsi, de même que Dieu n'a point eu d'aversion pour ce qu'il avait créé car tout était parfait dans son genre, de même les hommes n'ont point en aversion le travail manuel mais s'en glorifient, toutes les fois et autant de fois que, se conformant aux principes, ils l'ont amené au maximum de perfection possible.

La perfection du travail donne la mesure du respect et de l'amour qu'on a pour lui, comme l'amour et le respect qu'on a pour lui donnent la mesure de sa perfection. Inversement, le mépris du travail témoigne non seulement de la bassesse du niveau moral de la société, mais il trahit, de plus, l'ignorance et l'insouciance.

Cette ignorance et cette insouciance sont justement chez nous la source de cette insurmontable aversion pour le travail et même d'une sorte de honte du travail. Et cette honte est pour notre malheureux pays une cause de ruine et de misère presque sans remède, car elle nous prive des éléments indispensables à notre relèvement.

En présence de notre infortune, nous ne devons négliger aucun facteur de ce relèvement, si petit qu'il soit. Si nous, Polonais, nous n'avons, hélas, pas beaucoup de goût inné pour la perfection dans le travail, si, le



plus souvent, nous nous contentons d'une médiocrité dont on ne se satisferait pas chez d'autres nations soucieuses de progrès, nous avons pourtant un certain sentiment et un certain amour du beau que nous pourrions et devrions tourner au profit du travail manuel.

Dieu, et Dieu seul, est la beauté parfaite, mais à mesure que nous nous approchons de Dieu et que nous contempons ses perfections, le besoin du beau peut s'épanouir en nous et l'amour du beau nous porter à le rechercher sous toutes ses formes.

Si les maîtres de l'art ont le privilège d'exprimer le beau au plus haut degré, ceux auxquels il n'est pas donné d'atteindre si haut peuvent cependant créer un certain beau relatif en accomplissant, même le plus modeste travail, parfaitement dans son genre.

Il est facile de découvrir dans notre peuple les traces d'un certain sentiment de l'art, par-

ticulièrement là où la foi est restée le plus vive. Il faut en respecter les manifestations, mais en même temps il faut se servir du sentiment du beau qui a éveillé ces manifestations, non seulement pour des ornements en quelque sorte superflus, mais pour les détails les plus familiers de la vie et dans les branches les plus communes du travail.

Dieu a tout créé avec ordre et harmonie. Autant de fois nous accomplissons quelque travail avec ordre et exactitude, autant de fois nous nous approchons du beau qui colore et ennoblit la vie, en donnant une certaine poésie et un certain pittoresque à ses actes les plus ordinaires.

Il suffit de regarder les cellules des abeilles pour comprendre combien il y a de véritable beauté dans cette modeste et symétrique construction. Ce travail n'a pas proprement la beauté pour but, mais il arrive au beau par la perfection de son exécution. Et quand

même un travail exclurait toute possibilité de beauté matérielle, il peut atteindre par la précision et l'exactitude de l'exécution, à la beauté morale, cent fois plus précieuse que l'autre.

Cette exactitude et cette précision répugnent à notre caractère polonais. L'expérience de tous les jours nous le montre chez nos élèves. Elles n'ont pas de précision dans le caractère, elles n'en ont pas dans la main, elles n'en comprennent pas la nécessité et n'en sentent pas l'absence.

Chacune s'élançe avec ardeur vers les occupations qui ne demandent pas cette exactitude et s'éloigne de celles qui l'exigent particulièrement.

Il est facile de s'en convaincre. Chacune parcourra volontiers tout un jardin ou toute une prairie pour faire une guirlande ou un bouquet pour une circonstance donnée, quand même cela lui causerait une véritable fatigue,

mais on en trouvera rarement une qui veuille semer ou planter droit une planche de ces fleurs. Chacune se mettra avec goût à coudre ou à épingler des objets de toilette, peu commenceront et finiront droit une simple couture. Chacune ornera avec plaisir la maison pour quelque fête particulière, peu sauront mettre et conserver en ordre le mobilier ordinaire. Ourler une douzaine de mouchoirs et les marquer de manière que tous les ourlets soient d'une égale largeur et toutes les lettres dans le même angle, à la même distance et de la même hauteur, dépasse presque leurs aptitudes et leurs forces.

Ce n'est donc pas seulement la fatigue matérielle qui les effraie, mais la discipline nécessaire au travail régulier, ordonné et persévérant. Il semblerait qu'il y ait chez nous un véritable dégoût pour « la mesure, le poids et l'ordre ». Et cependant, non seulement Dieu a créé le monde de cette manière et non



d'une autre, mais Il l'a spécifié, dans l'Écriture sainte, pour notre enseignement, voulant nous montrer qu'il n'existe pas d'autre moyen d'accomplir des œuvres qui durent et aient une réelle valeur. Si donc on ne peut rien créer sans la discipline, il n'est pas étrange qu'on ne puisse sans elle rien conserver dans son intégrité et que, faute d'elle, notre pays soit tombé. Il n'y a pas d'autre moyen de le relever qu'en s'efforçant de créer en nous et autour de nous ce qui lui a manqué et ce d'où peut venir sa résurrection.

L'Écriture sainte répète un grand nombre de fois des paroles d'une importance extraordinaire et auxquelles nous nous arrêtons singulièrement peu : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait ». Ne peut-on appliquer ces paroles d'une manière particulière à ce travail accompli avec mesure, poids et ordre, par lequel Dieu a créé le monde ?

Et puisqu'il s'agit d'imiter Dieu le Père, ne

devons-nous pas l'imiter en ce qu'il a fait dans l'ordre matériel et en ce qu'il nous a lui-même montré, en travaillant aussi avec poids, mesure et ordre. Nous devons encore nous reposer comme lui et ne pas nous laisser aller à l'imprudence et à l'orgueil, qui nous mènent trop souvent.

Après avoir considéré que le manque de précision forme une des qualités les plus négatives de notre caractère national, il faut appliquer toutes nos forces à créer en nous la disposition contraire.

Les nations sont guérissables. Commençons cette guérison par nous-mêmes. Que notre travail se distingue par son exactitude et sa précision.

Appuyons dans l'enseignement de nos élèves sur ce qui exige plus particulièrement la précision. Cela nous aidera à former en nous et dans les autres les qualités si nécessaires à notre renaissance nationale.

Domptons aussi notre passivité slave. La force passive peut, dans une certaine mesure, servir à la résistance, jamais cependant elle ne remporte la victoire.



Si l'on veut s'appliquer au travail manuel avec « poids, mesure et ordre », on doit en déterminer exactement les principes généraux et ensuite s'y tenir fidèlement pour accomplir tous les détails du travail, afin d'atteindre la plus grande perfection possible avec la plus grande économie d'argent, de temps, de force et de matière.

Il faut avoir un temps pour chaque chose et faire chaque chose en son temps, sans devancer le moment opportun et sans remettre à plus tard ce qui doit se faire tout de suite ; se garder d'une trop grande hâte comme de

la perte du temps. Plus un travail est important et pressé, plus on doit s'y mettre avec calme. Le calme assure la prévoyance qui pourvoit à tout d'abord, qui compte et qui prépare. Par conséquent, il ne faut pas entreprendre à la fois plus qu'on ne peut faire. Il faut calculer d'avance combien d'heures ou de jours sont nécessaires pour un travail donné et s'arranger de manière à ce que la nuit ou le dimanche ne barre pas le chemin, toutes les fois que cette interruption pourrait avoir quelque inconvénient.

Avant de commencer un travail donné, il faut préparer d'abord l'installation, les matériaux, les outils, puis voir si chaque chose se trouve en quantité correspondant à l'ouvrage entrepris. Le travail souffre énormément des interruptions nécessaires pour chercher, apporter, nettoyer, raccommoder tout ce qui aurait dû être préparé d'avance. Il faut se servir de chaque récipient et de chaque



instrument seulement pour l'usage auquel il est destiné.

Si quelques personnes doivent travailler ensemble au même ouvrage, il est bon de distribuer d'abord cet ouvrage entre elles, suivant leurs forces et leurs aptitudes, de façon à ce que chacune sache clairement ce à quoi elle doit s'en tenir et que l'une ne gêne pas l'autre et, par trop de zèle ou de complaisance, ne vienne détruire les dispositions prises, en se mettant à ce qui ne lui était pas destiné.

Pour les occupations domestiques, il faut mettre des robes pouvant se laver, sans dentelles, sans garnitures, ni trop longues, ni trop larges, de manière à ce que les mouvements soient faciles et qu'on puisse replier les manches. Il faut en travaillant relever sa robe avec des épingles pour ne pas marcher dessus chaque fois qu'on se baisse.

Suivant le travail qu'on fait, on doit avoir

un grand tablier couvrant toute la robe : en toile s'il s'agit de la cuisine, foncé et bleu pour le jardin, le balayage, la peinture, etc. ; en percale blanche pour servir à table et s'occuper du linge, du repassage, de la couture.

Les tabliers ont une double utilité : garantir les robes des taches, de la poussière, etc. et, en même temps, préserver l'ouvrage qu'on a dans la main de la poussière qui pourrait se trouver sur la robe. Pour l'un et l'autre but, le tablier doit être propre ; ainsi il ne faut pas s'en servir comme d'un essuie-mains, d'un torchon, d'un plumeau. Il ne faut pas frotter avec ce tablier les ustensiles, ni les essuyer, ni enlever la poussière, les miettes de pain, etc.

On doit avoir sur la tête un bonnet ou un mouchoir afin que la poussière, la farine, les odeurs de cuisine ne s'attachent pas aux cheveux et aussi pour que les cheveux ne tombent pas dans ce que l'on prépare. Les cuisi-

niers, les boulangers, les charcutiers veillent à cela, les femmes doivent y veiller d'autant plus.

Il faut avant d'entreprendre un travail se laver les mains pour qu'elles soient d'une irréprochable propreté. Ceci est nécessaire à la cuisine, à la boulangerie, à la laiterie, pour coudre, mais on doit y attacher une importance particulière auprès des malades, surtout lorsqu'on panse des blessures car, en ce cas, le manque de ce soin peut être la cause de complications mortelles.

Tout travail une fois commencé doit, autant que possible, être terminé sans retard. Un ouvrage qui se remet de jour en jour en souffre habituellement. Si le délai est impossible à éviter, il faut au moins garantir ce qu'on fait, de la poussière, des mouches, des vers, des souris, par conséquent, le couvrir — le mettre à l'abri du soleil, de la gelée, de l'humidité, ainsi trouver un endroit conve



nable pour le garder, — le préserver des mains inutiles, c'est-à-dire le mettre sous clé.

Rappelons-nous que certaines choses se font tort réciproquement, si elles sont trop rapprochées. Il y a, par exemple, des couleurs qui se détruisent l'une par l'autre, des objets qui se pénètrent d'une odeur étrangère, même assez éloignés l'un de l'autre. On doit les conserver dans des endroits absolument séparés. Il faut avoir une place pour chaque chose et tenir chaque chose à sa place, avoir soin de poser chaque objet de manière à ce qu'il soit facile de le trouver sans rien déranger ou pousser. Sans cette précaution, l'ordre ne se conservera jamais.

L'ordre exige du temps et, quoique ce temps se retrouve amplement et devienne plus tard une économie, on ne peut cependant pas toujours se forcer à la patience nécessaire pour prendre les objets avec ordre, sans les



déranger, et pour les remettre en place avec ordre. La prudence nous recommande donc de nous faciliter cet ordre et de placer chaque chose dans un endroit aisément accessible.

Dès qu'on s'est servi d'un objet, il faut le nettoyer et, si c'est nécessaire, le raccommoder avant de le serrer et non attendre qu'on en ait de nouveau besoin. Par parenthèse, il est bon d'appliquer ceci aux vêtements d'hiver et d'été, car il faut aussi les raccommoder et les nettoyer avant de les serrer, et non pas seulement lorsqu'on est pressé de s'en servir de nouveau. Il en est de même pour les voitures, les harnais, les malles qui doivent être réparés après l'arrivée et non au moment où on en a besoin pour le départ.

Il faut travailler avec ordre et méthode, mais l'ordre n'exige pas seulement qu'après avoir fini un ouvrage on range tout avec soin, ce qui a déjà une grande importance, il exige surtout qu'on travaille assez soigneu-

sement pour avoir ensuite le moins de choses possible à ranger. Les personnes qui savent travailler avec ordre organisent leur travail et l'achèvent si régulièrement que, n'importe à quel moment on les trouve à ce travail, tout est toujours propre autour d'elles, il y a toujours dans leur travail une certaine harmonie qui lui donne un vrai charme. Mais, pour cela aussi, certaines conditions sont nécessaires. Il faut accepter le principe de ne rien poser par terre, ni sur les sièges, et de mettre chaque objet à une place convenable afin de ne rien balayer par mégarde. Si par hasard on laisse tomber, si on verse ou on répand quelque chose, il faut aussitôt le relever, le ramasser, l'essuyer afin de ne pas l'emporter à ses pieds dans toute la maison en salissant ainsi les planchers. On doit, autant que possible, pour les occupations du ménage, avoir de grands vases ou des plateaux au dessus desquels on transvase, on verse

et on passe ce qui doit être transvasé et passé, pour ne pas exposer les tables et les planchers à se salir.

Dans tout travail manuel se trouvent ordinairement : la matière première, le produit de la fabrication, les déchets. Par exemple, lorsqu'on coupe de la lingerie, il y a l'étoffe qu'on coupe, les morceaux déjà coupés, les rognures. La personne qui coud économisera beaucoup de temps si, tout en coupant, elle assigne à chacune de ces choses une place à part. Pour les rognures, le mieux est de mettre à côté de soi un panier et de les y jeter tout de suite. Pour éplucher les légumes, il faut avoir : 1° un panier avec les légumes destinés à être épluchés ; 2° un vase dans lequel on jette l'un après l'autre ceux qui sont épluchés ; 3° un panier pour les pe-lures. De même, lorsqu'on plume les volailles, il faut : 1° un panier avec la volaille destinée à être plumée ; 2° un vase où on place la vo-

laille déjà plumée et 3<sup>o</sup> un panier pour les plumes. En général, on doit s'en tenir à cet ordre pour tous les ouvrages.

Avoir toujours sous la main un morceau de linge mouillé dans une terrine pour laver aussitôt toutes les petites taches. Ce linge peut aussi servir à enlever des mains la farine, le beurre, etc.

Lorsqu'on a l'intention de couper une certaine quantité de morceaux de toile, d'un tissu quelconque, de papier, de carton ou de toute autre matière, il faut toujours couper d'après le premier modèle, autrement les morceaux coupés iront en grandissant ou en rapetissant de plus en plus.

Par une sage organisation du travail, on peut s'épargner beaucoup de temps et de fatigue. Ainsi en lavant, en calandrant, en repassant le linge, il faut autant que possible laver, étendre, faire sécher etc. en même temps les pièces semblables, les draps avec



les draps, les mouchoirs avec les mouchoirs et ainsi de suite. Pour la reliure, il faut tout plier, régler, coudre, coller, sans se détourner d'un ouvrage pour en prendre un autre. De même, lorsqu'on coud, toutes les coutures du même genre doivent être faites l'une après l'autre : tous les ourlets ensemble, puis les boutonnières, etc.

Supposons qu'on ait une douzaine de chemises à coudre, ces chemises seront plus vite, mieux, plus soigneusement cousues de cette manière que si on les finissait complètement l'une après l'autre. La main devient plus adroite lorsqu'elle fait le même ouvrage plusieurs fois de suite.

S'il semblait à quelques personnes que les prescriptions qui précèdent ne sont que des vétilles indignes d'intelligences élevées, qu'on se rappelle l'avertissement du Christ que celui qui n'est point fidèle dans les petites choses ne le sera pas non plus dans les grandes.

Il s'agit, en accomplissant même les plus petits devoirs, de le faire en comprenant leur signification éternelle et pour obéir à la volonté de Dieu et à son dessein général sur le monde physique et le monde moral. Dans une machine les moindres roues ne le cèdent pas en importance aux plus grandes et le travail produit dépend de la précision avec laquelle les petites comme les grandes roues accomplissent chacune leur tour. Dans le monde organique, les plus petits êtres ont une tâche aussi importante et aussi exactement définie que les plus grands et, par leur multiplicité et leur extension, sont les facteurs relativement les plus importants de l'organisation générale de la nature. Dans le monde moral enfin et de même, les devoirs, petits mais infiniment nombreux, ont une signification plus importante que même les grandes actions isolées et exceptionnelles.

\*  
\*  
\*

En parlant de la nécessité du travail manuel, nous ne voulons pas dire que tous les travaux domestiques doivent se faire à la main, à l'exclusion de l'aide et du soulagement que peuvent apporter les machines. Au contraire, il faut apprécier hautement cette aide. Partout où la main peut être remplacée par une machine, quand il ne s'agit pas d'une œuvre d'art, il faut employer les machines. Il en résulte une grande économie de force, de temps et d'argent. Une machine, bien qu'elle entraîne une certaine dépense d'achat, la paye tout de suite et n'exige pas un entretien coûteux. De là résulte qu'on ne dépend plus de la mauvaise volonté et du manque de travail des ouvriers. Un seul mécanicien peut diriger des machines destinées aux travaux les plus différents qui, faits à la main, exigeraient autant d'ouvriers spécialement ins-



truits dans chaque branche; et, avec moins de science, on a plus d'exactitude dans l'exécution.

Quelques personnes pensent que les machines enlèvent <sup>quelquefois</sup> le pain aux ouvriers. Cette idée vieillie aurait déjà dû disparaître. Tout le monde sait que l'invention des chemins de fer, si elle a un instant privé les postillons et les voituriers d'un certain profit, a tellement facilité les voyages et diminué leur prix que, par suite du nombre croissant des voyageurs, la quantité d'employés, d'ouvriers, de journaliers attachés aux chemins de fer, est, sans comparaison, plus grande qu'elle n'était chez les maîtres de poste, du temps des diligences. On a craint aussi que les couturières ne fussent privées de leur gain par les machines à coudre et l'effet a été opposé, sans compter le profit de ceux qui fabriquent ces machines ou qui en font le commerce.

Enfin, quelques personnes pensent que ce-



lui qui est habitué à la machine ne saura rien faire à la main. Il y a certainement là quelque chose de vrai, mais plus on va, plus il est difficile de trouver des serviteurs et des ouvriers ; par conséquent, qu'on le veuille ou non, le besoin des machines augmente toujours et doit nécessairement augmenter.

De même qu'il n'y a pas aujourd'hui de maison, de famille, sans machine à coudre, il n'y en aura pas sans les autres machines indispensables aux usages domestiques. Comme la couture à la machine n'exclut pas la couture à la main, ainsi dans les autres occupations, en s'accoutumant au travail à l'aide d'une machine, il faut en même temps s'habituer au travail manuel. D'ailleurs, pour l'usage des machines l'habileté de la main est également très utile.

Mais en laissant de côté tout ce qui peut se faire à l'aide des machines, il restera encore un vaste champ pour un travail manuel au-

quel les machines ne suppléeront vraisemblablement jamais.

Tels sont, par exemple la manière de faire les chambres, de réparer, de raccommoder les effets et, en général, le soin de se servir soi-même. Si cela nous semble parfois difficile, c'est parce que nous nous entourons d'une quantité d'objets inutiles de toute sorte, dont l'arrangement exige en réalité beaucoup de force et beaucoup de temps.

Donc, la personne qui se décide à entreprendre un travail de ce genre doit, pour se faciliter ce service personnel, se défaire d'abord des choses inutiles, difficiles à préserver de la rouille, des mites et des voleurs, éloigner cette quantité de vieux meubles et de souvenirs qui se cassent, se couvrent de poussière, se détériorent et occupent inutilement le temps et les pensées. Moins on a de mobilier de cette sorte, plus il est simple de tenir tout en ordre.

On doit avoir un lit petit et facile à faire, le moins possible de rideaux, de tapis et de tout ce qui amasse la poussière et rend le balayage difficile. Ne pas conserver dans sa chambre des remèdes inutiles, des parfums, etc.

Les personnes auxquelles le manque de temps ou de forces ne permet réellement pas de faire leur chambre ou qui en sont empêchées par quelques graves considérations, pourraient cependant faire chaque jour quelque chose dans ce genre d'idées, tout au moins tenir dans un ordre parfait leur bureau, leurs armoires et leurs tiroirs.

Il faut, de plus, surveiller son linge et, sans en avoir de grandes provisions, le garder dans le meilleur état ; n'en acheter d'autre que lorsqu'il est temps de se débarrasser du premier et dès qu'on a ce nouveau, se défaire de l'ancien, soit qu'on le donne à un pauvre, soit qu'on le réserve à un autre usage. Au contraire, il serait désirable de faire de plus



grandes provisions de linge de maison et de draps ; mais, au point de vue de l'économie et de l'ordre de l'ensemble, il ne faut pas se servir de tout à la fois comme le font certaines personnes qui croient, à tort, que les choses durent ainsi plus longtemps. On arrive au contraire à ceci, que tout s'use en même temps et quand surviennent quelque maladie ou quelque occupation extraordinaire, pendant lesquelles le temps manque pour les raccommodages journaliers, tout le linge se déchire à la fois. Il faut avoir cette prévoyance de ne destiner à l'usage courant qu'une certaine quantité de linge et d'en conserver une plus grande en réserve. En cas de maladie, de voyages et d'événements extraordinaires, on se sert du linge en réserve qui n'a pas besoin de continuelles réparations et on garde le plus usé pour les jours ordinaires, en s'efforçant de l'entretenir et de le raccommoder comme il convient.



Il ne faut pas attendre le moment où les choses sont nécessaires mais autant que possible les réparer à mesure qu'elles s'usent. — « Un point à temps, épargne le temps ». Tous les jours, un moment doit être destiné au raccommodage du linge et des vêtements. Il faut mettre dans une place spéciale les choses qui doivent être raccommodées, et avoir un petit panier ou une boîte avec les objets nécessaires, afin de trouver tout de suite son ouvrage et ainsi de profiter de tous les moments libres, sans jamais s'asseoir les mains inoccupées. De plus, il est bon de raccommoder d'abord les objets dans lesquels il y a peu à faire, afin de pouvoir les remettre plus vite en place.

Beaucoup de personnes travaillent volontiers pour les églises et pour les pauvres. La noblesse et la sainteté de ce travail le relèvent à leurs yeux, mais elles ne coudraient jamais pour elles-mêmes et si elles mettaient

parfois la main à quelque invention de la mode, elles ne voudraient pas entendre parler de raccommoder leur linge ou celui de la maison. Elles ne comprennent pas que justement ce travail-là est agréable à Dieu parce que c'est un travail humble, pauvre, dont personne ne remercie et que personne ne loue.

Si, tenir en ordre ses affaires et se servir soi-même est une chose désirable pour tous, elle est particulièrement nécessaire et même obligatoire pour nous qui avons pris le travail pour notre devise.

Les congrégations religieuses, surtout les plus anciennes, ont toutes eu des fondateurs non seulement sages et prévoyants mais saints et qui n'avaient pas d'autre pensée que de chercher les meilleures conditions pour le développement de leurs congrégations et pour la sanctification de ceux qui en faisaient partie. N'ont-ils pas tous, en imposant à des religieux, parfois illustres et savants, le de-

voir du travail manuel, recommandé d'une manière particulière le travail domestique dont la Sainte Famille nous a d'ailleurs, suivant les plus respectables traditions, laissé l'exemple.

Honorons-le et par lui rapprochons-nous de ceux qui travaillent pour gagner leur vie, de même que Dieu le Fils s'est, par sa vie temporelle, rapproché de nous. En travaillant avec eux, nous recevons sur nos épaules une partie de leur fardeau ; car le Christ nous a ordonné de porter le fardeau les uns des autres. Et ainsi rapprochés, et nous et eux, nous comprendrons que nous formons une seule famille, que nous sommes les enfants d'un même père, les membres d'un même corps et que le Christ est notre tête à tous.

\* \* \*

Il faut se rappeler dans le choix du travail

que le profit moral ou matériel en est le but et que le mieux est de joindre ces deux profits. Souvent les femmes s'imaginent qu'elles ont satisfait à l'obligation du travail en allant jusqu'à se fatiguer au profit de leur gourmandise ou de leur vanité. Elles oublient qu'un tel travail, au lieu d'être une source d'économie, de bien-être, d'ordre, est une cause de désordre et de réel gaspillage.

N'est-ce pas une perte de temps et d'argent de faire des petits ouvrages, des garnitures, des petits meubles qui, ne servant à aucun usage précis et n'étant pas des œuvres d'art, ne peuvent rien ajouter ni à la commodité, ni à l'ornementation ?

La confection d'une immense quantité de dessert et de friandises, quand même elle serait payée au prix d'un très rude travail, n'apporte-t-elle pas plus de dommage que de profit, car en enlevant le goût d'une nourriture fortifiante, elle gâte la santé, sans parler



des dépenses inutiles qu'elle occasionne ? Une sage maîtresse de maison ne travaille-t-elle pas plus utilement lorsqu'elle s'efforce de varier la cuisine par la préparation intelligente de chaque morceau de viande, suivant ce qui lui convient, par un usage parfait des légumes, des fruits, de la farine, etc ? Combien y a-t-il de manières de tirer profit de la viande tout à fait laissées de côté chez nous ? Combien de légumes nous sont inconnus ? On dit que quiconque apporte aux hommes un nouvel aliment est un bienfaiteur de l'humanité, car la diversité de la cuisine est une cause de santé et souvent d'économie. C'est là pour les femmes un vaste champ de travail intelligent et utile.

Il est une autre sorte de travail manuel accessible à toute femme habitant la campagne et extrêmement profitable sous le rapport matériel et moral. C'est le travail dans le jardin. Quoique déjà précieux, la promenade dans le

jardin et les indications et les ordres donnés au jardinier qui doit également diriger et surveiller, ne suffisent pas, il faut mettre la main au travail lui-même.

Qui ne l'a pas essayé ne peut comprendre quelle influence a ce travail sur la santé, l'humeur, l'intelligence, l'âme et tout le caractère de l'homme. C'est un véritable remède, et souvent le meilleur, non seulement pour différentes maladies du corps, mais aussi pour les maladies de l'âme. Combien y a-t-il dans la vie de choses qu'on ne peut éviter et qui blessent, irritent, inquiètent et nous enlèvent tout empire sur nous-mêmes, toute facilité pour nous adonner tranquillement aux occupations intellectuelles ! Ces fermentations intérieures ont besoin d'une issue. Quelques personnes la cherchent dans les amusements, les distractions, les cartes, le vin, la morphine. D'autres, plus prudentes, ne voulant pas quereller, gronder, pleurer, avoir des

attaques de nerfs, ont soit d'un mouvement quelconque et marchent jusqu'à la fatigue, soit dans leur chambre, soit dans de longues promenades.

Le temps et les forces ainsi employés sont à regretter. Au lieu d'un mouvement qui ne produit rien, il vaut mieux chercher une « sou-pape de sûreté » dans un travail physique. On peut le trouver principalement au jardin et semer, planter, transplanter, sarcler, râtisser, enlever les cailloux, etc.

Si un champ bien cultivé est l'honneur du laboureur, un jardin bien tenu témoigne glorieusement pour sa propriétaire. Le jardinage conduit avec science, relève le niveau moral de ceux qui le pratiquent. Touchant à l'agriculture, à l'industrie et à l'art, il possède à lui seul la triple influence résultant de ces trois branches du travail. Il l'exerce non seulement sur ceux qui se consacrent à lui, mais aussi sur ceux qui, témoins de ce travail, trouvent

dans cet exemple une invitation à l'imiter, et enfin sur ceux qui, ne pouvant l'imiter, apprennent néanmoins à l'apprécier et se font ainsi une idée de l'ordre et de la beauté.

La campagne, ou plutôt le travail dans la campagne, est le grand maître de l'esprit. S'il nous fait sentir que le véritable cultivateur est Dieu, que sans sa grâce toute fatigue est vaine, que sa rosée et son soleil agissent avec toute-puissance, il développe en même temps en nous la volonté et la connaissance nécessaire pour diriger ces agents de la Providence vers le but que nous voulons atteindre, au lieu de leur céder avec fatalisme. Quiconque verra cela une fois comprendra tout de suite que, bien que serviteur et non maître, régisseur et non propriétaire, obligé d'attendre patiemment l'instant de Dieu qui épanouit les fleurs et fait mûrir les fruits, il récolte cependant ce qu'il a semé, — celui-là comprendra



que les épines qui le déchirent ont poussé le plus souvent, comme dit Byron, sur l'arbre qu'il avait planté et que le grain centuplé mûrit dans la bonne terre qu'il avait lui-même cultivée.

Enfin, quel avertissement et quelle indication dans cette quantité d'ennemis qui guettent le moment d'anéantir le travail de l'homme. Il suffit d'oublier une planche pendant quelques jours pour qu'une foule de mauvaises herbes s'en emparent et qu'une légion de ces ennemis, sous terre comme au dessus, se dispose à détruire, à ronger, à couper les malheureuses plantes. N'est-ce point l'image de l'âme et du dommage que lui cause la plus petite négligence ?

Si on ne peut, dans le travail matériel, passer sous silence les profits moraux qui en découlent et s'il convient de beaucoup les apprécier, le but principal de ce travail est cependant le profit matériel et il faut avant tout

rechercher par le calcul jusqu'à quel point on atteint ce but.

Le jardinage sur une grande échelle est une chose très coûteuse. Si les dépenses ne sont pas couvertes et même ne rapportent pas d'intérêt convenable, cela peut devenir un luxe dangereux. Le compte parfaitement établi doit montrer ce qui vaut la peine d'être cultivé dans un endroit donné et dans des conditions données, ce qui rapporte le plus d'argent, des fleurs, des arbustes, des légumes, des fruits crus ou des conserves et des confitures qu'on en fait, etc. ; enfin quelle étendue on doit donner à cette culture, s'il faut la borner aux besoins et à l'agrément de la maison ou en faire une branche d'industrie domestique.

\* \* \*

On entend sans cesse des femmes, ayant une certaine éducation, se plaindre de ne pou-

voir gagner, ni même travailler, on n'entend pas moins de plaintes de ceux qui, cherchant des personnes aptes et disposées au travail, ne peuvent en trouver. D'où cela vient-il, sinon de ce que le travail manuel n'a pas conquis chez nous l'estime qu'il mérite ? Ceux-là seuls s'y appliquent qui ne possèdent aucune ou presque aucune éducation intellectuelle et n'ont aucun autre moyen de vivre. N'est-il pas naturel que le manque d'industrie qui en résulte soit la cause d'une misère générale, que notre argent aille à l'étranger, que peu nous en revienne, que nous n'exportions que peu de choses et rien que des matières premières et enfin que nous fassions revenir de l'extérieur nos propres produits manufacturés.

Si les personnes ayant une certaine éducation voulaient s'appliquer à un intelligent travail industriel, qui sait ce qu'elles en tireraient pour leur bien-être et pour celui de la nation ?

L'Angleterre nous en donne la meilleure preuve. Ce n'est point par ses armées et par ses fonctionnaires, c'est principalement par ses laboureurs) et ses ouvriers intelligents qu'elle a dominé la plus grande partie du globe et est devenue la première puissance du monde.

Une quantité de branches du travail sont négligées chez nous, quoique partout elles aient amplement rémunéré et à peu de frais, ceux qui s'en occupaient avec l'intelligence nécessaire. Il s'agit surtout de créer des objets peu soumis aux changements de la mode, utiles à la généralité, non à des individualités exceptionnelles, enfin tels qu'ils puissent trouver facilement un débit sûr et suffisant.

Si les grandes entreprises ne peuvent réussir qu'autant qu'elles sont conduites par d'habiles directeurs généreusement payés, les petites entreprises n'apportent de profit qu'au-



tant qu'on s'en occupe personnellement, avec ses mains et à la sueur de son front.

A vrai dire, les femmes, même chez nous, s'appliquent parfois à certaines industries manuelles, mais il est rare qu'elles prennent le soin d'en faire l'apprentissage, de se créer les relations nécessaires, de s'assurer de bonnes sources pour l'achat des matières premières. Il est rare qu'elles se frayent un chemin pour arriver à un gain véritable, qu'elles apprennent à tenir les comptes en ordre et à accorder la dépense avec le revenu. Ainsi, mal préparées à la lutte avec les concurrents, elles doivent irrévocablement finir par voir submergés sans retour dans de malheureux essais leurs petits capitaux qui, sagement employés, auraient pu les conduire à l'aisance.

Il ne faut pas se mettre à une entreprise particulière sans avoir acquis les connaissances nécessaires. Le temps employé à pré-

parer et soi-même et les conditions de son travail n'est jamais perdu et le travail réussit d'autant mieux qu'il a été plus exactement organisé sous le rapport des aptitudes de l'ouvrier, comme sous celui du temps, de l'endroit, de la méthode, des instruments nécessaires.

C'est surtout dans le commerce qu'il faut se diriger avec prudence et patience et se dire avec les Italiens, que « qui va doucement, va sûrement et ira loin ».

Dans notre pays d'agriculteurs où la petite culture est la principale base de l'existence de la population, il y a une grande quantité de branches de travail qui devraient être, comme cela se passe ailleurs, des sources importantes de richesse.

Il est difficile de les mentionner toutes. Indiquons-en quelques-unes.

A côté des légumes, des semences, des arbres fruitiers, des plantes médicinales et de

tout ce qui se rapporte au jardinage proprement dit, il y a :

1° La culture de l'osier de vannerie et la vannerie elle-même.

2° La culture du lin, du chanvre et le tissage et la corderie, qui s'y rattachent.

3° L'élevage des abeilles et toute l'industrie qui en découle, comme la préparation de la cire pour divers usages, l'hydromel, la fabrication du pain d'épices.

4° La culture des vers à soie dans les endroits qui y sont propices.

5° La pisciculture.

6° L'élevage en grand des volailles, suivi soit de leur vente, soit du commerce des œufs dont, par exemple, le nord de la France envoie des millions en Angleterre.

7° L'élevage des porcs avec la charcuterie, la fabrication de la gélatine, les conserves de viande, etc.

8° Le commerce du lait, qui comprend

plusieurs branches et exige à lui seul une grande étude. La fabrication du beurre en Danemark et des fromages les plus divers en Suisse et en France, est une importante et riche source de revenus pour la population.

La boulangerie, dont on ne s'occupe chez nous que pour les besoins de la maison, peut, même dans les villages, devenir l'objet d'entreprises profitables sous tous les rapports. En faisant intelligemment et à l'aide de pétrins mécaniques, un pain sain et de bon goût pour les gens de la campagne, on pourrait épargner aux ménagères une fatigue qui souvent dépasse leurs forces, fournir en bonne qualité la partie fondamentale de la nourriture du peuple et réaliser enfin un gain modeste mais certain. On peut considérer la fabrication des macarons, des biscuits, des biscottes et de tous les produits analogues et sans nombre qu'on fait avec la farine, comme un développement de la boulangerie dans le sens commercial.



D'autres branches de l'industrie manuelle conviennent mieux à la ville qu'à la campagne. On doit cependant remarquer que celui qui ne peut faire les dépenses qu'exige une grande ville pourrait avec profit commencer dans une petite une entreprise du même genre.

La reliure, commune ou élégante, si accessible et qui convient si bien aux mains féminines, pourrait dans les grandes villes nourrir des centaines de femmes et dans les plus petites assurer, au moins à quelques-unes, un gain convenable. On en peut dire de même de la passementerie, de la fabrication des bas, etc.

La ganterie et même, quand les conditions étaient favorables, l'élevage des chevreaux et la mégisserie ont enrichi en Belgique des localités entières, pauvres auparavant.

On peut encore trouver un champ d'action pour les femmes qui ont l'instruction nécessaire, dans les ateliers d'horlogerie, les imprimeries, les pharmacies.

Enfin, l'établissement de petites boutiques de consommation dans les villages et les petites villes, en défendant la population pauvre contre l'exploitation et la mauvaise influence de commerçants peu consciencieux, pourrait avoir, outre le profit matériel, des effets moraux.

Pour nous qui avons entrepris l'enseignement du travail domestique, nous devons lui consacrer avant tout nos forces physiques et intellectuelles.

Les résultats de notre expérience sont résumés dans des manuels détaillés et indiquent la manière dont il faut accomplir chaque travail. On doit s'en tenir fidèlement aux prescriptions contenues dans les manuels, se rappelant que tout ce qui vaut la peine d'être fait vaut la peine d'être bien fait. Sans doute, avec le temps, nous devons améliorer les manuels en nous efforçant de mettre chaque genre de travail autant que possible à la hau-

teur des exigences de l'enseignement moderne, mais tant que nous ne les améliorons pas et que nous ne les changeons pas, il faut s'y tenir rigoureusement et chercher avant tout l'unité dans l'enseignement.

Chacune de nous doit, autant que possible, se familiariser théoriquement et pratiquement avec tout ce qu'on fait chez nous afin de pouvoir, partout où les élèves travaillent, exercer une surveillance intelligente et mettre la main à tout.

Il ne s'agit pas de travailler toujours avec nos élèves ; souvent l'âge, la santé ou d'autres causes ne nous le permettent pas. De plus, si la personne qui doit surveiller le travail et le diriger s'occupait elle-même d'un unique détail, elle oublierait et perdrait de vue l'ensemble. Il suffira qu'en allant d'une élève à l'autre, elle travaille ici ou là un moment pour attirer et encourager au travail par son

exemple et rendre agréable par sa présence ce qui est ennuyeux.

Cette part personnelle au travail des élèves est extrêmement importante. Nous devons nous exposer avec elles à la chaleur et au froid, à la fatigue des mains, des pieds, du dos, de la tête afin de nous rendre compte de ce que nous pouvons et devons exiger. On demandait à un chef romain par quel moyen il remportait de si grandes victoires : « Par celui-ci, répondit-il, je ne dis jamais à ceux qui sont sous mes ordres : Allez ! mais, Allons ! non, Agissez ! mais, Agissons ! non, Combattez ! mais Combattons ! »

Il y a pour nous un grand enseignement dans ces paroles.

Armons-nous pour cette lutte, nous souvenant cependant que si l'intelligence est nécessaire pour diriger sagement le travail, le zèle pour le service de Dieu, le bien du pays et du prochain et notre propre sanctification, est



non moins nécessaire pour que nous ne nous lassions pas dans ce travail.

Sans cet aiguillon, nous ne pourrions nous maintenir à notre poste. Ce qui d'abord nous paraissait facile, ce qui était une sorte d'amusement devient soudain d'une fatigante monotonie ; ce qu'on faisait volontiers en été semble meurtrier en hiver et inversement ; ce qui était agréable lorsqu'on avait des élèves intelligentes, de bonne volonté et consciencieuses, deviendra odieux quand à chaque pas et plusieurs fois par jour, il faudra répéter la même chose, surveiller la même erreur et avoir continuellement à lutter contre l'incapacité, la mauvaise volonté, la dissimulation, le désordre, la dissipation, le manque de mémoire.

Combien de fois viendra la tentation de tout abandonner et de dire que ce travail est ingrat et vain !

Ni la main, ni l'intelligence ne triomphe-

ront de cette tentation, si le travail intérieur ne leur vient en aide.

Rappelons-nous combien avec cette aide unique le Christ a souffert pour l'amour de nos âmes. « Vous n'avez pas encore souffert jusqu'au sang » dit S. Paul, donnant par là à entendre la mesure du travail et de la souffrance que le Christ a le droit d'exiger de ceux qu'il a rachetés de son sang.

Que le travail spirituel qui doit vivifier notre travail manuel nous remette en mémoire les tourments sanglants des martyrs, les souffrances des confesseurs ; qu'il nous rappelle que le « serviteur ne doit pas être mieux que le maître » et que, quelque fatigue que nous supportions pour l'amour du Christ, nous sommes encore loin de ce que le Christ a souffert pour nous et de ce que tant de martyrs ont, jusqu'à ce jour, supporté pour la foi.

Quand une ambassade polonaise se rendit à

Rome pour demander à un pape (1) des reliques pour les églises de Pologne, ce pape, sans refuser les reliques romaines, répondit cependant : « Chaque poignée de votre terre peut vous servir de reliques car elle est imprégnée du sang des martyrs ».

En effet, en présence de ce que nos compatriotes ont souffert et souffrent pour leur nationalité et leur foi, qui ne sentirait le besoin d'agir et de souffrir avec eux au moins par le travail ?

Unissons notre fatigue à la fatigue du Christ tombant sous le poids de sa croix, à la fatigue de nos frères condamnés aux travaux des mines. Quand nos mains seront enflées par la chaleur ou le froid, quand nos jambes faibliront, souvenons-nous des mains et des pieds du Christ cloués sur la croix pour l'amour de nous et des mains de nos frères

(1) Grégoire XIII, 1572-1585.

enchaînées aux brouettes pour la foi et la patrie dans les mines de la Sibérie. Quand parmi nos élèves quelqu'une se montrera paresseuse, peu consciencieuse, fausse, rappelons-nous comment se conduisirent envers le Christ ses apôtres et ses disciples. Quand le dégoût, l'ennui, la nostalgie commenceront à nous envahir, quand le monde, Satan et notre corps murmureront leur tentation de découragement, souvenons-nous que son âme à Lui fut « triste jusqu'à la mort », qu'Il pria le Père d'éloigner de Lui le calice de douleur et que, cependant, Il le but jusqu'au fond.

Souvenons-nous de nos frères qui languissent en exil, qui périssent misérablement dans les prisons, qui sont forcés de servir dans un uniforme étranger des maîtres étrangers. Demandons alors, et pour eux et pour nous, que s'éloigne le calice de l'amertume et du découragement. Et l'Ange qui a consolé le Christ dans le jardin des Oliviers nous appor-



tera, à nous aussi, la confiance, le courage, la patience et la persévérance. Ainsi, l'esprit luttera contre la tentation et remportera la victoire.

---



### III

#### DU TRAVAIL INTELLECTUEL.

A l'époque actuelle, on accorde certainement une attention toujours plus grande à l'instruction des femmes. L'usage se répand de plus en plus de passer des examens dont le programme très étendu est chargé d'une grande variété de matières. Et cependant, à en juger par les fruits de ces études, il semblerait que les écoles n'atteignent pas le but

qu'elles se proposent. Car après avoir imposé à la jeunesse le joug d'un programme d'instruction de quelques années, dépassant souvent ses forces, elles n'excitent pas l'amour du travail intellectuel et n'éveillent pas le besoin d'acquérir plus de science. Elles ne développent même pas l'intelligence du travail, ce point de départ de toute initiation personnelle. Et que dire des résultats pratiques de cette instruction de programme ?

Y a-t-il, en effet, beaucoup de femmes qui sachent s'occuper de leur propre fortune, qui puissent écrire correctement une lettre d'affaires, établir leur bilan et se rendre exactement compte de leur « doit et avoir » ? Y en a-t-il beaucoup qui arrivent à se reconnaître dans un indicateur, qui sachent calculer à quelle heure elles devront quitter la maison et à quelle heure elles y reviendront ? Dès qu'il s'agit d'une question judiciaire, même les touchant de très près, ne signent-elles pas le



plus souvent au hasard ce qu'on leur donne à signer, ne s'inquiétant guère des conséquences ? Si elles ont affaire avec un architecte, un maçon, un menuisier, en est-il une en état de donner des mesures exactes et de dessiner l'objet qu'elle désire ? Il est rare aussi d'en rencontrer qui comprennent les principes de droit qui régissent les incidents les plus ordinaires et la vie tout entière.

Pourquoi ? Certainement parce que après avoir acquis dans leur enfance, avec une hâte fiévreuse, une quantité de connaissances superficielles, les femmes sont trop légères et trop paresseuses pour étendre plus tard leur instruction par un travail continu.

Beaucoup d'empêchements excusent la paresse intellectuelle et l'incapacité des femmes, mais, sans en nier la réalité et même dans une certaine mesure, le nombre, il faut chercher un moyen de sortir de ce cercle vicieux : la paresse cause l'incapacité et l'in-

capacité augmente la paresse. L'une comme l'autre enlève aux femmes la situation qui leur revient et les expose à beaucoup de larmes superflues.

Une femme incapable, qui n'a pas de ressources en elle-même, reste toujours mineure pour son mari et lorsque, guidée par sa prudence naturelle, elle pourrait être un très sage conseiller, il ne lui demande pas son avis parce que, pour lui, cet avis ne compte pas. Cette même personne insuffisante n'a aucune autorité aux yeux de ses enfants ou des autres, en toute circonstance.

Cette situation secondaire des femmes, malgré les efforts consacrés actuellement à la défense de leurs droits, est encore assez commune. Le droit à l'estime et à l'indépendance d'action ne s'obtient point par la grâce des législateurs, on le conquiert par sa valeur personnelle.

La paresse des femmes n'est pas de rester

assises absolument sans rien faire. Au contraire, elles font une quantité de choses qui ne développent pas leurs facultés intellectuelles. Non seulement les femmes riches remplissent leur temps, mais elles le remplissent à l'excès d'une foule de prétendues obligations, de même qu'elles remplissent à l'excès leurs demeures d'une foule d'objets dont la nécessité n'est qu'apparente. Des visites, des correspondances sans but et sans profit, des achats sans fin, des petits ouvrages qui engourdissent simplement l'intelligence, voilà les occupations habituelles des femmes qui ne sont pas forcées de travailler dans leur maison ni de gagner leur pain. Par cet éparpillement et cet engourdissement de l'intelligence, elles arrivent à une sorte de suicide intellectuel ou tout au moins à émousser leurs facultés.

Par la force des choses, le temps des femmes pauvres est aussi perdu et trop rempli. Elles ont tant d'occupation dans leur maison

avec leur ménage, leurs enfants, leurs vêtements, que si elles ne s'assurent point, grâce à une volonté énergique, quelques moments pour leur éducation intellectuelle, alors, loin de développer leur intelligence, elles oublient ce qu'elles ont appris dans leur enfance et deviennent toujours plus bornées.

Et cependant, pour comprendre toute l'étendue de l'instruction nécessaire aux femmes, il suffit de songer au vaste champ de leur action et à la diversité des choses auxquelles elles doivent appliquer la main ou l'intelligence si elles veulent remplir leurs devoirs. Les hommes, d'ordinaire, choisissent une carrière déterminée et s'instruisent exclusivement en conséquence. La femme, et particulièrement la femme mariée et qui possède l'indépendance et la fortune, a des centaines de devoirs différents et, si elle n'a besoin d'approfondir aucun genre spécial, il lui faut cependant une quantité de connaissances, élémentaires mais



précises, sur tout ce dont elle doit s'occuper.

Plus ces devoirs matériels sont absorbants, plus il faut créer par une éducation correspondante de l'intelligence, l'équilibre désirable. Les femmes doivent d'autant plus s'efforcer d'atteindre cet équilibre qu'il est, pour elles, plus difficile. L'impressionnabilité, la sensibilité, les nerfs, l'imagination, tout dans la femme la menace constamment de la perte de l'équilibre. Elle ne pourra l'obtenir que par une sage distribution de son temps et de ses occupations, en ne se surchargeant d'aucun côté et en songeant à chaque genre de travail et, par conséquent, au travail intellectuel. Dès qu'elle aimera ce travail, elle trouvera en lui une distraction et une consolation ; par lui, elle se formera la mémoire, la puissance d'observation, la logique si utile et si désirable dans la vie.

A l'homme seul est accordé le privilège de

s'instruire et de se perfectionner jusqu'à la fin de son existence. Qui ne profite pas de ce privilège, se parjure et répondra à Dieu de tous les insuccès dont lui-même est coupable. Il ne se justifiera pas par le manque de lumière, le manque de science, puisqu'il n'aura pas fait ce qui dépendait de lui pour acquérir cette lumière et cette science.



Il semble que toute femme qui aura recherché ce qui lui manque au point de vue intellectuel, désirera remédier au mal et s'efforcera de remplir les vides qu'elle aura constatés. Mais la majorité des femmes concevra à peine ce désir qu'elle se heurtera à une difficulté de la solution de laquelle dépend tout le travail futur et les résultats heureux qu'il peut avoir. Plus d'une se convaincra tout d'abord que

cette difficulté de pousser plus avant son instruction vient du manque des bases mêmes, des principes élémentaires sur lesquels doit s'appuyer le développement intellectuel.

Beaucoup de femmes arrivent à la conviction qu'elles ne savent rien de tout ce qu'elles voulaient et devaient savoir, soit parce qu'elles se sont mariées de très bonne heure, soit parce que la santé leur a manqué dans leur enfance, soit parce que leur instruction a été mal dirigée. Ces femmes devraient entreprendre leur travail en recommençant leur éducation par le commencement. Qu'elles ne soient pas découragées par l'immensité de la tâche, car ces études élémentaires qui pour un enfant nécessitent beaucoup de temps et d'efforts, peuvent se faire avec plus de facilité et dans un temps relativement court, lorsqu'on a atteint un âge plus mûr et qu'on y accorde une plus grande attention.

Les femmes se figurent souvent qu'on ne

peut s'instruire sans suivre des cours ou sans leçons particulières. Dès qu'elles sont loin d'une grande ville, ou que leurs revenus ne leur suffisent pas pour payer des professeurs, ou quand leur manquent le temps et la liberté de prendre des leçons régulières, elles s'imaginent qu'elles ne peuvent plus rien faire pour leur éducation. Elles souffrent de leur indigence intellectuelle et n'essayent même pas d'y porter remède.

Il n'est pas douteux qu'il est difficile d'acquérir sans maître le commencement de l'instruction : la lecture, l'écriture, l'arithmétique. Mais une personne sachant lire, quelque peu écrire et ayant une idée du calcul peut, même sur ces faibles bases, pousser étonnamment loin son éducation, pourvu qu'elle ait une volonté patiente et persévérante.

Il y a tant et de si bons livres pour l'instruction élémentaire qu'il ne s'agit que de choisir et de se faire un programme. Ce pro-



gramme est peut-être ce qu'il y a de plus difficile. Moins on sait, plus il est compliqué de se rendre compte de ce qu'il faut savoir, de l'étude par laquelle on doit commencer, de l'ordre à suivre, du sujet sur lequel il faudra surtout appuyer. Mais aucune femme n'habite un endroit si désert qu'elle ne rencontre au moins quelquefois, des gens instruits et de bonne volonté qui puissent lui donner des conseils.

Le mieux est de commencer par les éléments et de ne les négliger en rien, car plus la base est résistante, plus l'instruction future y sera solidement assise. Par conséquent, bien lire, écrire avec lisibilité et correction, compter aussi couramment que le demande la vie quotidienne, posséder les premiers principes des sciences naturelles et de la géographie, bien savoir le catéchisme et l'histoire sainte, voilà le point de départ pour apprendre ensuite les langues, les mathématiques, les

sciences naturelles, l'histoire et même la philosophie.

Quiconque s'applique aux sciences sans posséder ces principes ne pourra se les assimiler.

Il faut donc, avant tout, examiner en conscience si on possède parfaitement ces connaissances élémentaires. Si on ne les possède parfaitement et systématiquement, commencer par là le travail intellectuel.

Si on écrit mal et qu'on ne sache l'orthographe, il faut faire venir les exemples d'écriture et les livres élémentaires dont on se sert dans les écoles primaires et copier avec soin les exemples en se conformant aux indications imprimées qui y sont jointes. Quand même on ne consacrerait à cela que cinq minutes par jour, si on persévère un certain temps, l'écriture s'améliorera. Pour l'orthographe, on peut extraire du dictionnaire les mots qu'on n'est pas sûr d'écrire correctement,

apprendre ces mots par cœur et les écrire de mémoire. On peut enfin copier tous les jours avec attention de courts passages de poésie ou de prose. C'est un moyen facile d'apprendre à écrire correctement, surtout les mots qui ne sont pas soumis aux règles fixes de la grammaire.

Pour les règles de l'orthographe, il faut nécessairement les apprendre dans une grammaire. La grammaire la plus courte, n'ayant pour but que l'enseignement élémentaire, est la meilleure pour une étude rapide. Une connaissance précise bien qu'élémentaire de sa propre langue est une condition indispensable de l'étude des langues étrangères. Sans cette base, il est difficile, presque impossible, de les apprendre. En effet, bien qu'il existe une quantité de langues différentes et que chacune possède son esprit propre, les principaux traits de la grammaire sont les mêmes pour toutes.

Quant à l'étude des langues étrangères, il est difficile de se passer d'indications pour la prononciation et l'accent ; mais s'il s'agit seulement de lire et de comprendre une langue, on peut y arriver à l'aide de livres par le seul travail personnel. On peut apprendre facilement et rapidement au moyen de traductions mot à mot, en lisant attentivement d'abord le texte et tout de suite après, la traduction phrase par phrase, en examinant avec attention les changements de formes et les différences de construction.

L'étude des langues a une influence positive sur le développement de l'intelligence, sans compter beaucoup d'autres avantages. Mais tout le monde n'y est pas porté et n'a pas la facilité nécessaire. En ce cas, il vaut mieux consacrer son temps et ses forces à autre chose et ne pas s'obstiner à entreprendre une tâche utile mais non indispensable et que l'on rencontre pleine de difficultés. Si, au



contraire, on a des aptitudes pour cette étude, on en retirera une immense satisfaction et on se convaincra avec surprise que plus on apprend de langues, plus on les apprend facilement.

Le latin est la langue de l'Église et l'Église est notre mère. S'il ne convient pas d'oublier la langue de la patrie, il faut aussi se souvenir de la langue de sa mère. Quand même on ne devrait pas arriver à lire et à comprendre les classiques latins, ce qui exigerait peut-être trop de temps et de travail, la simple connaissance du latin de l'Église présente déjà pour les catholiques de grands avantages.

La langue grecque, sans parler de son admirable littérature, a cette utilité que servant à la création des mots techniques dans toutes les sciences, elle en donne l'explication exacte et précise. Cette précision a une grande influence sur le développement intellectuel.

Mais on ne saurait pousser les femmes à cette étude si elles n'ont beaucoup de temps libre et un véritable goût pour le travail. En ce cas, on peut leur assurer qu'elles trouveraient là une grande satisfaction.

Parmi les langues vivantes, le mieux est d'apprendre celles dont on peut penser que la littérature aura une plus heureuse influence sur le développement intellectuel et spirituel et celles qui facilitent les voyages ou les séjours à l'étranger. Les voyages agissent sur l'éducation, mais pour en tirer un profit complet, il faut connaître, et le mieux possible, la langue du pays, des gens au milieu desquels on se trouve.

Après avoir parlé en passant des langues étrangères, revenons aux études fondamentales et d'abord à celle de l'arithmétique. Les chiffres sont aussi indispensables dans la vie que la parole même, sur laquelle ils l'emportent souvent en éloquence. Aussi les plus

simples et les moins instruits des hommes arrivent-ils à compter comme ils arrivent à parler ; le besoin est le maître dans les deux cas. Soit pour sa défense, soit pour son profit, quelquefois par avidité, on apprend à compter et parfois on paye amèrement et durement cette science acquise trop tard.

De même qu'une personne bien élevée aurait honte de s'exprimer dans une langue rustique, grossière ou vulgaire et ne pourrait ainsi rendre toutes les nuances de sa pensée et de ses sentiments, on devrait aussi avoir honte de l'ignorance des chiffres, qui garotte l'intelligence et la rend incapable.

L'étude des chiffres, l'arithmétique a un but important. Elle enseigne l'ordre, l'économie, elle aide à conserver sa fortune, à diriger sa maison, son exploitation et, par là, elle influe sur le calme, l'harmonie, l'ordre de la vie, etc. C'est une chose désirable et utile pour tous de savoir que deux et deux font seu-

lement quatre et que quatre moins deux font seulement deux, pour éviter les mécomptes si répandus dans les maisons polonaises.

Mais cette étude, à côté de l'influence qu'elle a sur la vie pratique, en a une aussi importante sur le développement intellectuel. Elle crée la logique, la précision dans les déductions, la présence d'esprit, la conception rapide d'une question, enfin elle est une gymnastique intellectuelle de premier ordre et la négliger abaisse beaucoup le niveau des intelligences féminines.

L'arithmétique enseigne la vérité, exige la vérité, ordonne la vérité. On pourrait utilement rechercher dans l'Écriture sainte tous les passages qui se rapportent aux chiffres pour se convaincre de l'importance que Dieu leur attribue.

Les femmes s'imaginent parfois qu'elles sont en état de tenir leurs comptes en ordre sans presque connaître les principes de



l'arithmétique. Il est évident que pour inscrire et additionner ses dépenses, la première règle de l'arithmétique peut parfaitement suffire. De même, on peut savoir épeler et ne pas savoir lire. Mais que dire de ceux qui désireraient borner leurs études littéraires à l'épellation?

Que la femme soucieuse de son instruction n'hésite pas, si elle ne possède pas l'arithmétique, à commencer par le commencement. Qu'elle lise lentement, chapitre par chapitre, une arithmétique élémentaire, qu'elle essaye de comprendre les définitions, qu'elle les apprenne par cœur, qu'elle fasse par écrit tous les devoirs successivement depuis les plus faciles, qu'elle s'en donne à elle-même d'autres sur les règles qu'elle connaît et qu'elle résolve ces problèmes jusqu'à ce qu'elle soit sûre non seulement de comprendre parfaitement la règle, mais même d'être en état de l'expliquer facilement à d'autres.

Qu'elle apprenne aussi à tenir en ordre ses livres de compte, afin de pouvoir à tout moment comparer ses dépenses et ses recettes, connaître ses dépenses en général et en particulier, par jour, par mois, par an. De cette manière seulement, elle saura ce qui menace l'économie, ce que la prudence ordonne de faire et ce qui toucherait à l'avarice. Par ce moyen seul, on peut voir quelles sont les meilleures sources de revenus, le point sur lequel on doit se décider à des dépenses et celui sur lequel il faut les ajourner.

Aux sciences élémentaires très désirables appartient encore le dessin géométrique et technique. S'il est inutile d'apprendre, sans de véritables aptitudes, la peinture, la sculpture, la musique et le chant, il est très utile d'apprendre le dessin, autant du moins qu'on en a besoin pour l'usage courant, quand même on n'aurait aucun talent sous ce rapport.

L'impossibilité de dessiner les choses auxquelles on pense est une sorte d'infirmité et de mutisme, car l'homme exprime sa pensée non seulement par la parole, par l'écriture, par les chiffres qui eux aussi sont éloquents, mais encore par le dessin qui, dans certaines circonstances, peut devenir le plus éloquent moyen d'exprimer cette pensée.

D'ailleurs, tout ce qui contribue le moins du monde à la sûreté des idées, de la parole, de l'œil et de la main, nous instruit et, sans faire exactement partie du travail intellectuel, a cependant avec lui une grande affinité et contribue beaucoup au développement de notre intelligence.

Une femme doit ensuite, ne serait-ce que dans des livres élémentaires, se faire une idée des sciences naturelles, de la cosmographie, de la physique, de la chimie, de la botanique, etc. Elle aura d'autant plus de ressources dans l'esprit qu'elle comprendra mieux les

mystères de la nature qui l'entoure, et elle saura d'autant mieux tourner les choses à son avantage et se garder des inconvénients dont menace souvent le manque d'instruction. Enfin cette étude développera son intelligence, lui apportera la pénétration, la présence d'esprit, la fraîcheur et, en quelque sorte, la jeunesse toujours renouvelée de la nature. Pénétrer les choses matérielles donne en même temps la conception des choses surnaturelles, spirituelles, dont les premières sont habituellement une sorte de figure.

Les sciences naturelles fortifient la foi chez les hommes de bonne volonté. De plus, pour enseigner la foi aux autres, pour la confirmer en eux, il faut que les hommes du temps présent parlent la langue nouvelle, suivant les exigences nouvelles, et par conséquent avec une connaissance des sciences naturelles, historiques et philosophiques qui ne se laisse point vaincre par n'importe quel sophisme.



Il est certain que la foi s'appuie sur la révélation et non sur la science seule ; cependant on peut fortifier sa foi en se rendant compte que la science ne détruit pas la révélation, mais au contraire la confirme.

La science sans la foi sert plutôt à dévoyer l'intelligence qu'à la former. Mais si elle rend alors aveugle l'intelligence et par là le jugement et toute la vie, cette même science appuyée sur la foi et l'accompagnant, centuple le bienfait qui découle de la foi.

Une parfaite connaissance du catéchisme doit précéder toute science, car il renferme en lui seul le germe de toute vérité.

On peut hardiment affirmer qu'une personne qui possède parfaitement le catéchisme sait déjà beaucoup, même si elle n'a pas d'autres connaissances ; celle, au contraire, qui a la tête remplie de mille faits et ne s'est pas familiarisée avec les vérités du catéchisme, ne possède pas une véritable science, parce

que ni pour elle-même ni pour les autres, elle ne tire de profit moral de ce qu'elle sait.

A côté du catéchisme se trouve l'histoire sainte, qui est la transition entre la science de la foi et l'histoire générale. L'histoire est la plus vivante des sciences, la véritable maîtresse de la vie ; c'est l'expérience achetée par le sang et les larmes des générations passées et qui fraye le chemin aux générations futures ; c'est un trésor inépuisable d'enseignements pour apprendre à connaître ce qui fait la force des nations ou amène leur chute et d'où peut venir leur renaissance. C'est une science qui rend l'intelligence plus profonde, qui nous fait comprendre la portée de nos actes. Importante pour les nations florissantes, elle l'est plus encore pour celles qui vivent dans l'oppression. Par elle, peut et doit se former toute la vie. Mais pour ne pas perdre le fil principal au milieu de la quantité des événements, il faut avant tout affer-

mir dans sa mémoire l'ensemble des faits, au moins dans ses principaux traits.

Le mieux est de commencer par apprendre une histoire universelle abrégée. Lorsqu'on en a pris une idée exacte mais générale, on peut choisir soit une époque soit un pays particuliers, comme objet d'une étude spéciale.

On doit étudier l'histoire universelle comme les autres, en ayant toujours devant soi les cartes qui s'y rapportent et en les consultant le plus souvent possible. Il faut avoir sous la main une chronologie universelle, afin de savoir toujours, en étudiant un pays, ce qui se passait dans les autres au même moment. On doit aussi consulter un dictionnaire ou une encyclopédie pour savoir qui étaient, ce que faisaient, où habitaient et à quelle époque vivaient les hommes dont on rencontre le nom dans son livre. Enfin, il faut rechercher l'exacte signification des mots qu'on ne com-

prendrait pas, particulièrement s'ils sont d'origine grecque ou latine. Ceci aide beaucoup à acquérir la précision dans les idées et dans les expressions.

On doit apprendre par cœur la chronologie, non pour charger sa mémoire d'une quantité de dates, surtout si l'on a de la peine à les retenir, mais pour conserver au moins les principales dans son souvenir, se contentant même de se rappeler les faits à un demi-siècle près.

Les livres élémentaires renferment souvent, à la fin de chaque chapitre, des questions auxquelles les élèves doivent répondre. Il est très bon de se forcer à y donner soi-même des réponses exactes.

Après avoir appris l'histoire universelle, il faut s'appliquer de la même manière à l'étude d'un abrégé de l'histoire de son pays. Cette étude ne prendra vraisemblablement que peu de temps. Celle de la chronologie et de la



géographie nationales doit l'accompagner. Après un coup d'œil général sur cette histoire dans ses rapports avec l'histoire universelle, on peut aborder avec profit l'histoire détaillée de son pays à une époque particulière, dans une province particulière, ou dans son ensemble, en lisant des travaux étendus, des monographies, des esquisses, des mémoires, etc.

Mais pour que la lecture de l'histoire nationale atteigne son but et apporte les fruits désirés, c'est-à-dire pour qu'elle influe sur toute la conduite de la vie sous le rapport national, il faut se rappeler qu'elle ne doit pas servir uniquement à contenter une curiosité même raisonnable, qu'il ne s'agit pas seulement de connaître des dates et des faits isolés, mais de comprendre la portée générale de cette histoire. Ceci est extrêmement difficile. Nous voyons comme les petits incidents de chaque jour sont diversement présentés

par diverses personnes et combien il est difficile d'arriver à la vérité. La même chose se passe sur une plus grande échelle, quand on écrit l'histoire. Chaque historien a sa manière de voir et, qu'il le veuille ou non, il présente les hommes et les événements sous le jour où il les voit. Afin de s'approcher au moins de la vérité, il faut lire des ouvrages historiques écrits à différents points de vue et même se contredisant. Il faut aussi se rappeler que pour comprendre l'histoire de son propre pays ou d'un autre, on doit nécessairement la bien mettre à sa place par rapport à l'histoire universelle et principalement à celle des États voisins.

Ne se contentant pas de connaître les faits politiques d'une époque, il faut se familiariser avec l'histoire de l'Église, de la littérature, de l'art et avec le développement de l'industrie en ce même temps. Plus les connaissances de ce genre seront étendues, plus on

se fera facilement une idée juste des événements isolés.

On doit lire les ouvrages d'histoire ou ceux qui s'y rapportent, mémoires et biographies, autant que possible dans l'ordre chronologique. Par ce moyen, la suite de l'histoire se grave mieux dans l'intelligence, et la science qui en découle est plus précise.

\*  
\* \*

La science, dans la signification stricte du mot, exige beaucoup de travail, de temps et d'aptitudes favorables. Qui ne peut y consacrer toutes ses forces doit nécessairement se contenter d'un nombre limité de sujets dans un cercle très restreint, en un mot d'une science élémentaire. Mais on pourra puiser par la lecture dans l'étendue infinie des connaissances humaines.

Les études élémentaires doivent avoir pour

but de préparer l'esprit à une lecture instructive et profitable. Elles doivent habituer à recueillir l'attention, former la mémoire, donner l'intelligence parfaite de ce qu'on lit. Enfin, elles éveillent le désir d'acquérir de nouvelles connaissances et la curiosité et le goût des ouvrages sérieux et de véritable valeur.

Si l'étude est la base de l'instruction, la lecture est le premier et le plus important des moyens de la compléter. Les enfants commencent leurs études par la lecture et on pourrait dire des grandes personnes que le degré de leur éducation dépend de ceci : lisent-elles et savent-elles lire ? Combien on en rencontre à qui on pourrait demander, même lorsqu'on les voit un livre ou un journal à la main, si elles savent lire et combien peu donneraient en conscience une réponse affirmative à cette question !

On pourrait appliquer à la lecture les pa-



roles de saint Jacques sur la langue, car par elle aussi passent la bénédiction et la malédiction. La lecture est une épée à deux tranchants qu'il faut savoir manier si on veut qu'elle nous apporte l'instruction au lieu de nous éborgner.

La lecture peut éclairer, fortifier, ennoblir, sanctifier.

La lecture peut dévoyer l'intelligence, souiller le cœur, donner la mort à l'âme par un dard empoisonné. Elle peut, si le sujet en est vain, émousser et affaiblir toutes les forces vives de l'intelligence, du corps et de l'âme.

« Dis-moi qui tu hantes, je dirai qui tu es », dit le proverbe. Cela est vrai aussi de l'influence exercée par les livres au milieu desquels l'intelligence vit, et dont tout l'être se pénètre tellement que ce qu'il y puise devient comme son propre fonds.

La lecture est pour la personne morale de

l'homme ce que la nourriture est pour sa personne physique. La nourriture donne la santé et les forces ; la lecture forme, s'il est permis de s'exprimer ainsi, le tempérament spirituel, la santé et les forces morales.

Il suffit de réfléchir un instant pour comprendre combien il est important de choisir parmi les livres qui méritent d'être lus, surtout dans la jeunesse, quand l'intelligence est plus curieuse et impressionnable et la mémoire fraîche et fidèle.

Que faut-il donc lire et quels livres doit-on éviter pour que la lecture profite au lieu de faire du mal ?

Nous tenant pour le travail intellectuel au principe posé pour le travail manuel, de se servir de chaque chose pour l'usage auquel elle est destinée, lisons d'abord ce qui est nécessaire pour nos études et pour nous éclairer sur le but de la vie, la situation du pays et la nôtre et sur les devoirs d'état qui dé-

coulent de là. Ensuite, lisons ce qui peut servir à nous rendre meilleurs, à nous fortifier, à nous encourager, à nous consoler et enfin à nous donner la distraction saine, parfois si nécessaire dans la vie.

Suivant donc l'étude que nous voulons entreprendre, le point sur lequel l'instruction nous fait défaut, suivant ce qui nous apporte la consolation et la distraction, nous trouverons la réponse à la question : que devons-nous lire ?

Si la première, la plus importante, la plus nécessaire des sciences est celle de la foi, qui seule enseigne à l'homme le but de sa vie sur la terre, les livres les plus importants seront ceux qui conduisent à la foi. Au premier rang est celui dont le nom, tiré du grec, annonce qu'il est le livre unique, le livre des livres — la Bible, l'Écriture sainte, écrite tout entière sous l'inspiration de Dieu. Mais comme la Bible est avant tout la base du travail spiri-

tuel, comme sa lecture exige une certaine préparation non seulement intellectuelle mais spirituelle, il en sera question plus tard en même temps que des autres livres ayant trait à l'étude de la foi : le catéchisme, la liturgie, etc.

Ensuite, parmi les ouvrages qui peuvent le mieux exercer une heureuse influence sur l'éducation intellectuelle, on pourrait citer d'abord les ouvrages philosophiques. La philosophie ouvre à l'intelligence des horizons extrêmement étendus ; elle éveille le goût de la vérité, elle force à pénétrer et soi-même et les lois qui régissent tous les êtres.

Cependant on hésite à engager les femmes à lire des ouvrages philosophiques. Pour la philosophie comme pour la lumière, plus les rayons sont brillants, plus les ombres sont noires. Et de même que les plus beaux fruits sont la pâture la plus attirante pour les vers, ainsi cette science la plus belle, la plus élevée



de toutes, car elle est inspirée par l'amour de la sagesse, est devenue la pâture d'intelligences perverses et n'a pu résister à la corruption. Ou plutôt ce n'est point elle qui s'est corrompue, c'est la corruption et la perversité qui, prenant sa place et s'entourant de son charme, ont commencé à parler contre la sagesse au nom de la sagesse. Ainsi, de faux principes, publiés au nom de la philosophie, ont semblé venir d'elle, être son œuvre et l'ont livrée à la suspicion des intelligences droites.

Néanmoins, si nous prenons les définitions de la philosophie données par ses principaux feudataires, nous nous convaincrions qu'ils l'ont appelée « la science des bases et des principes », « la science de l'existence en soi, c'est-à-dire de la matière, de la forme, de la cause et du but », « la science de l'aspiration au bonheur ». D'autres, en vertu du principe que Dieu est sagesse et que les hommes sont

amants de la sagesse, ont dit que la philosophie (*phileo* — j'aime, *sophia* — la sagesse) est la science à l'aide de laquelle l'homme cherche à connaître Dieu, la Sagesse éternelle.

Cette science n'est-elle pas effectivement une lumière pour l'intelligence ? En est-il une autre plus digne d'attention ? Est-il possible de se faire plus de mal qu'en se détournant d'une source d'où peut venir tant de lumière ?

« La sagesse, dit Bossuet, consiste à connaître Dieu et à se connaître soi-même.

La connaissance de nous-mêmes nous doit élever à la connaissance de Dieu » (1).

Entre ces deux termes : se connaître soi-même et connaître Dieu, se placent quelques rameaux de cette science qu'on pourrait regarder comme des sciences séparées : la psychologie, qui étudie les facultés de l'âme et leur action — la logique, qui définit les

(1) *De la connaissance de Dieu et de soi-même.*

lois qui régissent l'intelligence et les applique à la recherche de la vérité, — l'éthique, science des principes qui doivent diriger la volonté de l'homme, — la métaphysique et la théodicée, sciences des principes et des causes qui nous conduisent à la connaissance de Dieu.

On peut dire en un mot que la véritable philosophie a pour tâche de nous aider à connaître et à comprendre nos propres sentiments et, par là même, à les gouverner. Elle doit nous donner la connaissance de nos aptitudes intellectuelles et nous enseigner à les diriger sagement — former notre volonté et l'incliner à accomplir ce pourquoi Dieu nous a mis sur la terre, enfin elle doit nous faire approcher de la source même de l'éternelle sagesse, de l'unique vérité et de la vie éternelle.

Peut-être dira-t-on que le catéchisme suffit à cela. Oui et non. Sans doute, mieux vaut le catéchisme sans la philosophie que la philo-



sophie sans le catéchisme. Ces deux études cependant ne s'entravent pas, elles se complètent plutôt réciproquement.

Les hommes de ce temps se dirigent plus souvent par la raison que par la foi, mais la raison leur est justement donnée pour qu'en l'opposant aux raisons, ils prouvent que non seulement la foi n'est pas contraire à la raison mais qu'elle la sert très volontiers. Il y a plus, la foi a tant de respect pour la raison qu'elle la défend des écarts dont la raison serait menacée si elle ne s'appuyait que sur ses propres forces.

La philosophie appliquée à l'histoire de l'humanité devient une science distincte et importante. Sans elle, l'histoire est un simple amas de faits sans lien. La philosophie réunit les faits en une seule chaîne ininterrompue de causes et d'effets, elle nous montre les facteurs de la nature et ceux de la Providence et le résultat final qui est le moment présent ;



elle tourne au profit de l'avenir l'expérience du passé.

De la philosophie appliquée à l'organisme de la société découlent encore deux sciences relativement nouvelles comme sont relativement nouvelles les tendances qui les ont causées : l'économie politique et la sociologie ou science des questions sociales.

L'économie politique enseigne les lois qui régissent le travail et la richesse, ou plutôt c'est la science de la richesse qui provient toujours, immédiatement ou non, du travail. Cette science est d'ordre moral, car son principe et son but est l'homme, dont le travail crée la richesse, et le constant objet de ses recherches est d'appliquer les forces et les connaissances humaines à la production du bien-être particulier et social. C'est une des sciences les plus importantes pour l'humanité puisqu'elle permet de savoir de quoi dépendent et d'où viennent la prospérité et la misère

et, par cela même, de contribuer peut-être à rendre l'une durable et à vaincre ou tout au moins à diminuer l'autre.

La sociologie s'occupe de l'organisation, de la constitution, du développement des sociétés. Approfondissant les faits, s'appuyant sur eux et non sur des idées particulières, elle traite des conditions d'existence qui précèdent la création des sociétés et qui accompagnent leur épanouissement, enfin elle s'occupe des principes qui influent sur le développement moral, intellectuel et matériel de la généralité.

L'économie politique et la sociologie doivent se développer avec leur temps comme se développent et progressent les sociétés elles-mêmes. Celui qui consacre à ces sciences l'attention qui leur est due et observe attentivement les changements qui s'opèrent en elles, acquiert cet immense avantage que, suivant pas à pas le développement de la société et

comprenant qu'on ne peut la tenir en lisières, il ne perd pas ses forces à s'opposer à des courants inévitables et arrive souvent à se tenir au gouvernail et à diriger la société au milieu de flots qu'il ne pourrait contenir.

On a reproché aux Bourbons de n'avoir rien appris et rien oublié. Cette disposition n'est point propre à cette famille : elle est très générale. Nous oublions difficilement nos privilèges, nos droits, même tombés en désuétude et ne nous rapportant rien en réalité ; nous nous familiarisons difficilement avec les devoirs que l'état de la société impose à chacun. La seule conséquence de ce retranchement dans de vieilles idées, est que ceux qui s'y tiennent deviennent les victimes du mouvement, au lieu d'y prendre part et d'exercer sur lui une influence salutaire.

On ne peut reprocher à un jeune homme de se développer, de grandir et de ne plus se contenter, en arrivant à la maturité, de ce

qui suffisait à son enfance. Il fuirait ceux qui voudraient s'opposer à son développement et ne lui permettraient pas d'user des droits qui lui sont nécessaires. De même, dans la société, celui qui veut arriver à y avoir voix ne doit pas essayer de l'arrêter en route, mais doit marcher du même pas qu'elle. Ainsi, et seulement ainsi, il saura la garantir de plus d'un danger et lui conquérir plus d'un avantage.

Les hommes sont altérés de bien-être et d'indépendance. On ne peut reprocher à personne les efforts pour améliorer son existence, ni le désir de conquérir son indépendance. Non seulement chacun a le droit, mais c'est pour chacun un véritable devoir de faire ces efforts. Les nations et les sociétés sont composées d'individus par la force et la vertu desquels elles développent leur sagesse et leur bien-être, s'élèvent et se créent la situation qui leur appartient.



Mais pour que ces justes tendances deviennent un aiguillon au travail et à l'économie et non à la paresse, à l'avidité, à la rapine, pour qu'elles deviennent pour la société et pour la nation un bien et non un mal, elles doivent être soumises à des lois morales, comme tous les faits matériels aux lois physiques.

Il faut chercher à connaître ces lois, sans accepter à l'aveugle la première théorie venue et sans perdre un instant de vue les principes éternels de la vérité et de la justice. C'est pour les hommes une chose importante de comprendre le courant du siècle et de la société au milieu de laquelle ils agissent et ce n'est point une chose indifférente pour les femmes. Mais il est une autre science, parente des précédentes, vers laquelle la femme doit tendre de toutes les forces de son intelligence, la science qui lui enseigne comment et vers quoi elle devra diriger les futurs membres de

la société, la science des enfants et de leur éducation, la pédagogie.

\*  
\* \*  
\*

On pourrait dire de la pédagogie que c'est une philosophie entièrement appliquée et limitée à l'éducation. De l'observation de ses actes extérieurs, elle déduit les dispositions intérieures et les aptitudes de l'enfant, et elle se sert de ce qui est extérieur et tombe sous les sens pour former son intelligence et son caractère.

*Ars artium*, l'art des arts, dit un proverbe latin, est de diriger l'âme humaine ; et, dans l'éducation, il s'agit de diriger sagement les forces de l'âme d'un enfant. Cette tâche difficile est confiée surtout aux femmes. Elles ne doivent pas en traiter légèrement les difficultés, mais elles ne doivent pas non plus se décourager en voyant leur impuissance. C'est

à elles de s'efforcer d'acquérir les aptitudes nécessaires.

Les enfants, au moins au commencement de leur vie et de leur éducation, ont habituellement de jeunes parents et particulièrement de jeunes mères. Et ceci est providentiel car le travail de l'éducation a besoin de jeunes forces. Mais il en résulte que l'affaire la plus importante du monde, l'éducation, se trouve entre des mains inexpérimentées. Humainement parlant, il est difficile de comprendre pourquoi Dieu confie justement cette tâche si importante à des personnes jeunes et sans expérience. Cette disposition de la Providence, incompréhensible en apparence, se conçoit parfaitement si on se rappelle que Dieu peut donner à chacun la grâce nécessaire et qu'Il a promis de la donner — aux humbles.

Que les jeunes mères ne tombent donc pas dans le découragement devant l'immensité de

la tâche qui leur est confiée, se souvenant qu'elles peuvent compter sûrement sur la grâce nécessaire, si elles la demandent comme il convient, avec humilité. Reconnaisant leur impuissance, qu'elles y cherchent un remède en se procurant des ouvrages sur l'éducation venant de sources sérieuses et en les approfondissant avec attention et prudence, sans se hâter d'appliquer à la légère ce qu'elles y lisent. Il arrive souvent qu'on expie durement de tels essais. Ayant ainsi fait consciencieusement tout ce qui dépend d'elles, qu'elles prient Dieu pour le reste et s'abandonnent à Lui.

On entend souvent répéter que l'éducation de l'enfant commence à sa naissance, il serait plus vrai de dire qu'elle doit commencer beaucoup plus tôt. Les enfants héritent à tel point des dispositions de leurs parents qu'on peut dire hardiment à toute mère que l'éducation de son enfant doit commencer par la sienne



propre. Former son jugement, sa volonté, sa prudence, ses forces physiques et morales : voilà la meilleure base de l'éducation de ses enfants. Sur ce chemin du progrès, la femme ne doit jamais s'arrêter si elle veut être capable de remplir ses devoirs.

Y a-t-il dans la science humaine un recoin où la femme ne puisse utilement puiser pour se conformer à la pensée divine en tant que être humain, membre de la société, éducatrice des jeunes générations, maîtresse de maison ou souveraine du foyer ? Toutes les sciences naturelles, l'hygiène, le jardinage, l'art de bâtir, les différentes branches du commerce, tout doit l'intéresser ; en tout elle trouvera un aliment profitable à son intelligence, si elle est dirigée dans ses études par l'amour de ses devoirs, grands ou petits, et par le désir constant d'améliorer tout ce qu'elle touche.

Tant qu'on ne possède pas une certaine

science, il est difficile d'apprécier la science et par conséquent d'en sentir le besoin, mais il suffit d'en acquérir un peu pour en comprendre les avantages et les applications. La parenté entre les diverses branches des connaissances humaines est telle que chacune d'elles aide à approfondir et à pénétrer les autres. Mais si chaque étude particulière est fortifiée par ses voisines, n'est-ce pas surtout celle de la vie qui aura besoin de se fortifier de toutes les autres ? La vie est d'autant plus facile qu'on possède la science qui s'y rapporte, elle est d'autant plus douce qu'on est en état de satisfaire avec plus d'intelligence à ses exigences ; d'autant plus profitable qu'on sait mieux accomplir sa propre tâche ; d'autant plus noble, d'autant plus riche en fruit que l'âme est plus riche en ce qui fait sa vraie fortune intellectuelle et spirituelle.



La science la plus profonde et la plus vaste ne concentre pas encore en elle toutes les facultés de l'esprit humain. Les hommes, créés à l'image de Dieu et créés pour le ciel, ont un besoin inné du beau et si les germes que Dieu a mis dans l'homme avec la vie ne sont pas développés, l'éducation, même la plus étendue, n'est pas encore complète.

Le besoin du beau existe en chacun de nous. Le tout petit enfant qui s'éveille à la vie tourne déjà ses yeux vers la lumière qui est belle par elle-même et qui est une condition du beau. Mais le sentiment, l'intelligence et l'appréciation du beau sont aussi divers que sont diverses les conditions dans lesquelles l'homme s'élève et vit. Ce sentiment peut trouver sa plus haute satisfaction dans les verroteries et les plumes de toutes cou-

leurs dont se parent les rois de l'Afrique, ou peut la voir dans les chefs-d'œuvre d'Homère, de Michel-Ange et d'autres génies, ou enfin dans les tableaux de la corruption et du cynisme humain.

Ce besoin du beau qui se révèle dans l'enfant lorsqu'il cherche la lumière et dans le sauvage lorsqu'il désire ce qui brille, on peut le développer, l'amener à son complet épanouissement et le diriger pour en faire le levier de la vie.

Telle est la mission de la littérature et des beaux-arts. Avec eux s'élève le niveau de la nation où ils fleurissent. Leur développement est la marque de celui des sociétés et leur décadence, le signe des chutes prochaines.

Le sentiment et le goût du beau ont, pour chaque homme en particulier, comme pour la société en général, une importance de premier ordre. Si les hommes ont le sentiment



et le désir du beau, s'ils comprennent que le beau repose sur une vérité éternelle, sur des principes éternels qu'ils doivent connaître et respecter, alors on rencontre dans leurs œuvres et dans leur vie ce beau véritable appuyé sur l'équilibre, l'harmonie, la perfection et l'ordre.

La Bruyère a dit que le bon goût venait du bon sens. Ne pourrait-on pas dire inversement qu'en formant le goût et en le tenant sous la discipline des principes, on agit efficacement sur la formation du bon sens? Ne pourrait-on affirmer avec raison que le goût est, pour la conduite de la vie, le principe d'où dépend plus tard toute sa direction?

En effet, que recherchent les hommes sinon ce que leur goût et leur fantaisie leur montrent comme désirable? D'où vient leur joie et leur tristesse sinon d'avoir atteint ou perdu ce qu'ils désiraient? Le goût a une influence toute-puissante sur le choix et l'arrangement

de nos habitations, sur celui d'un état et d'une occupation, de notre société et de nos amis, sur les vêtements, les dépenses, la table, les études, les distractions, les amusements. On ne peut trop insister sur le devoir de faire l'éducation du goût par principes. C'est le premier but de la littérature et des beaux-arts et c'est là qu'il faut chercher le goût.

La connaissance et l'estime de la véritable beauté sont désirables pour tous, mais plus encore peut-être pour les femmes, si avides de tous les genres de beauté, et qui, par manque d'une compréhension intelligente du beau, tombent sans cesse dans ce que l'Écriture sainte appelle éloquemment : « l'aveuglement de la vanité ».

Il n'y a pas de meilleur moyen de se garder de ce qui est mauvais, laid et sans valeur que d'exciter en soi et autour de soi l'amour de ce qui est élevé, pur, noble, vraiment beau. Il est impossible qu'une intelligence formée

par Homère, Virgile, Dante, Shakespeare, Skarga (1), Mickiewicz (2), Krasinski (3), puisse se plonger avec plaisir dans les abîmes de la corruption humaine et respirer librement au milieu de leurs miasmes empoisonnés. On peut en dire autant de la peinture, du dessin, de la sculpture : pour que l'intelligence se garde de ce qui peut lui nuire et l'égarer, il faut former son goût et son jugement sur ce qui est beau par l'essence et par la forme.

La beauté, dans les œuvres de la littérature et de l'art, résulte de ce qu'on y a rendu d'une manière vraie ce qui est vraiment beau. Il ne faut pas se nourrir l'imagination et les yeux d'images qui, tout en voulant rendre de belles pensées, le font avec exagération et affectation d'une manière qui n'est ni vraie,

(1) Skarga, jésuite, orateur polonais (1536-1612).

(2) Mickiewicz, poète polonais (1798-1855).

(3) Krasinski, poète polonais (1812-1859).

ni naturelle. Il faut fuir aussi ce qui, sous prétexte de rendre hommage à la vérité, nous présente d'une manière, vraie en effet, l'ignominie morale ou matérielle. Il n'y a pas de beauté sans vérité, mais les vérités de la vie ne sont pas toujours belles, et comme le but de l'art est de rendre le véritable beau et d'éveiller l'amour de ce beau, on ne peut considérer comme des œuvres d'art ce qui ne satisfait pas à ces conditions.

L'homme soucieux de sa santé ne consent pas à prendre une nourriture gâtée et à habiter une maison malsaine ; ainsi une personne soucieuse de son être moral, spirituel et intellectuel, ne doit s'entourer d'aucune laideur ni même d'aucune médiocrité. Il faut ne rien lire ou lire des ouvrages dignes d'être lus, avoir des murailles nues et des albums vides ou bien, sur les murailles et dans les albums, des choses qui aient une réelle valeur ; ne pas s'occuper du tout de musique ou n'écouter



et ne jouer que ce qui vaut la peine d'être écouté et joué.

Lorsqu'on fait connaissance avec les chefs-d'œuvre de la littérature et de l'art, il faut s'attacher à l'ordre chronologique. La littérature, la musique, la peinture, la sculpture, l'architecture ont leur histoire, leur commencement, leur croissance et leur déclin, leur jeunesse et leur maturité.

On doit connaître leurs productions dans cet ordre afin de les apprécier et de se faire une opinion sur elles, comme elles la méritent. Les intelligences et les yeux formés seulement sur les exemples contemporains de la littérature et de la mode, retournent difficilement en arrière pour apprécier comme il convient la beauté de la littérature et de l'art antiques. De plus, si on se forme d'après des œuvres modernes qui n'ont pas encore subi l'épreuve du temps, il est presque impossible de résister aux influences locales, aux courants, aux

passions du moment, aux préventions personnelles et, par cela même, de ne pas s'exposer à fausser son jugement et à gâter son goût.

Il est inutile de tenter seul l'étude des beaux-arts si on ne possède pas d'aptitudes marquées et si on ne se trouve pas dans des conditions favorables. Mais on peut dire de la musique qu'elle est tellement dans la nature de l'homme et qu'il a tant d'occasions de s'en occuper, soit à l'église, soit simplement pour se distraire ou s'amuser, que celui qui est doué par Dieu sur ce point doit s'efforcer de cultiver avec soin ces précieuses aptitudes.

C'est surtout dans cet art que l'étude et une sage direction sont nécessaires, ce qui ne demande pas que les leçons soient très nombreuses mais qu'elles soient très bonnes. Si on ne peut arriver à acquérir une grande habileté, il faut au moins atteindre à la précision de l'exécution, en se contentant de jouer et de

chanter les œuvres moins difficiles. Il faut chercher surtout à les exécuter avec leur mesure, leur rythme, en comprenant et en rendant la pensée du compositeur, et ne pas s'appliquer à des choses qui dépassent les forces.

L'étude de la musique exige tant de précision, de patience et de persévérance qu'elle peut agir positivement sur la formation du caractère. Dans le choix de la musique, il est bon d'appliquer le principe de n'accepter que le meilleur. La musique agit si fortement sur certaines natures qu'il faut la choisir avec circonspection, jouer seulement ce qui est beau. Une personne ayant déjà une éducation musicale arrivera à juger elle-même les différentes œuvres et à prendre parmi elles ce qu'il y a de meilleur. Pour ceux qui apprennent, ils doivent s'en tenir principalement à la musique classique, afin de ne pas s'exposer à gâter leur goût par un mauvais choix, car il

leur serait très difficile de remédier à ce dommage qui pourrait même être irréparable.

Le chant a cette supériorité qu'il n'exige pas d'instruments coûteux, ainsi il est plus accessible à tous.

Un bon chant d'église forme et élève l'âme des fidèles. Le goût du chant éveille le goût du beau et, par là même, exclut, en une certaine mesure, tout ce qui s'oppose au beau. Il faut donc étendre avec zèle l'enseignement et le goût du chant.

C'est une idée étrange de croire qu'il suffit d'avoir un peu d'oreille et une belle voix pour bien chanter. Personne n'imagine que des couleurs et des pinceaux suffisent pour peindre, ni qu'un encrier et une plume fassent un écrivain. Pourquoi donc, lorsqu'il s'agit du chant, se figurer que les facultés nécessaires suffisent à elles seules sans la science ?

Pour le chant, la méthode a autant d'importance que la voix, peut-être plus ? D'abord



si une personne n'a pas assez de voix pour arriver à chanter, cela n'a pas d'inconvénient. Mais si ayant peu de voix elle a pourtant une bonne méthode, elle pourra faire grand plaisir par son chant ; tandis que si, avec une très belle voix, elle n'a pas de méthode, elle sera une plaie pour son entourage et péchera véritablement contre l'esthétique et la bonne éducation.

On ne peut étudier le chant sans un maître et un bon, car il est facile de gâter la voix, de la casser, de la fausser, et impossible ordinairement de remédier au mal plus tard.

\*\*\*

L'étude des beaux-arts, quoiqu'elle se rattache au travail intellectuel et ne puisse se faire sans lui, sert cependant surtout à la distraction et à l'agrément de la vie.

On ne peut et on ne doit pas avoir conti-

nuellement l'esprit fixé sur ce qui nécessite une tension intellectuelle. L'intelligence a par moments besoin de repos. L'excès de travail, la fatigue, les chagrins, les embarras, les maladies rendent ce repos nécessaire. L'homme a cependant cette inappréciable supériorité sur les animaux que si le cheval et le bœuf, après avoir beaucoup travaillé, doivent se reposer en ne faisant rien du tout et vraisemblablement en ne pensant à rien, l'homme, à l'exception du temps réservé au sommeil, se repose non par l'oisiveté mais par un changement d'occupation. Doué pour le travail manuel, intellectuel et spirituel, il trouve le repos non seulement en passant d'un genre de travail à l'autre, mais aussi en mettant de la variété dans un même genre de travail.

Tous ne peuvent pas chercher une distraction dans les arts, mais tous peuvent trouver un repos intellectuel et un délassement de

premier ordre dans la lecture qui instruit et distrait à la fois. Il faut donc, de nouveau, en dire un mot.

Si ce qu'on lit pour son instruction ne doit être ni trop lourd, ni fatigant, afin de ne pas constituer un travail proprement dit, ce qu'on lit pour se distraire doit n'être ni léger, ni immoral mais nous former l'esprit d'une manière intéressante et aisée.

On lira donc en première ligne les voyages, les mémoires, les biographies, qui sans fatiguer l'intelligence, l'enrichissent de connaissances plus exactes sur la géographie ou l'histoire, font mieux connaître la vie en donnant une sorte d'expérience et en étendant l'horizon intellectuel de l'âme. On peut y trouver un aiguillon, un encouragement, des modèles précieux. Si le péché et la corruption se propagent par la contagion de l'exemple, l'amour de la vertu et le désir de l'imiter s'étendent aussi par l'exemple. Le proverbe :

« Dis-moi qui tu hantes, je dirai qui tu es » s'applique non seulement à l'influence des êtres vivants mais à celle des morts, dont nous connaissons par les livres, la vie et les actes.

On ne peut passer sous silence la lecture des journaux, si répandus aujourd'hui dans toutes les classes de la société. Il n'est pas facile d'en parler ni de savoir comment on doit en parler puisqu'il faut comprendre sous ce nom général les écrits les plus divers ayant les tendances, les manières de voir et les inspirations les plus diverses.

Trois questions auxquelles il faudrait répondre se présentent pour les journaux : Qui doit les lire ? Dans quelle mesure doit-on les lire ? Quels journaux doit-on lire ?

Il faut lire les journaux autant qu'ils peuvent nous aider à mieux remplir nos devoirs d'état. La femme, la sœur, la fille d'un homme qui prend une part active aux affaires publi-



ques doivent, autant que possible, être exactement renseignées sur les affaires dont il s'occupe, elles doivent pouvoir lui répéter ce que les journaux disent, lui épargnant souvent ainsi du temps et de la fatigue ; elles doivent se faire une opinion afin de pouvoir parler utilement et même, dans un cas donné, exercer par leur avis une sage influence. Les personnes qui vivent en dehors du cercle des affaires publiques s'en occupent ordinairement si peu que si elles lisent des journaux, ce n'est point pour savoir ce qui vaut la peine d'être su, mais pour des informations insignifiantes. En ce cas, on peut leur dire franchement qu'elles perdent leur temps et qu'elles feraient mieux de le consacrer à lire des choses ayant une influence plus directe sur ce qu'elles ont à faire dans quelque sens que ce soit.

La réponse à la seconde question résulte de ce qui précède : le temps consacré à la lec-

ture des journaux doit se mesurer au profit qu'on tire de cette lecture.

Quant à la question de savoir quels journaux il faut lire, il convient de remarquer que si on veut être renseigné d'une manière générale sur ce qui se passe sur la scène du monde, il suffit de lire quelques journaux. Mais s'il est important d'avoir une idée nette des événements, des faits, il faut aussi connaître les diverses manières de voir qui en résultent ou qui les causent et sont l'origine des partis opposés. Il est bon de connaître ces différentes manières de voir, d'abord afin de ne pas envisager les choses sous un seul aspect et de ne pas considérer comme des axiomes indubitables ce qu'on a lu dans tel ou tel journal et, ensuite, pour mieux savoir contre qui et contre quoi on aura à lutter, le cas échéant.

*Mais il faut lire surtout les bons journaux.*

Il faut enfin dire un mot des romans. On peut poser pour eux les mêmes questions que pour les journaux, seulement dans l'ordre in-

verse. Demandons-nous d'abord quels romans il convient de lire ?

La réponse est très simple. Il ne faut lire que les meilleurs par la forme et par le fond. Ceci même indique que la lecture de ce genre d'ouvrages doit être très limitée, autant qu'est restreint le nombre des auteurs et des livres répondant à ces exigences.

Dans le fait, la lecture des romans ne se justifie qu'autant qu'on peut les considérer comme de véritables chefs-d'œuvre de pensée et de style. Il y a des choses indispensables à la vie ; lorsqu'on ne peut les avoir de la meilleure qualité, on doit se contenter de la moindre. Mais la poésie, les œuvres d'imagination, les beaux-arts ne font point partie de ces nécessités de la vie et leur perfection seule peut être la raison de leur existence. S'ils ne possèdent point cette perfection, ils sont un mal dans la vie de celui qui leur consacre son temps et son attention. Ils occupent ce temps



et ces pensées qu'on devrait mieux employer. Souvent ils souillent l'imagination et gâtent le goût, ils égarent le jugement, donnent une idée fausse de la vie et de son but, amènent l'anxiété du cœur, éveillent les passions et enfin émoussent et affaiblissent l'intelligence qui, en s'habituant à s'amuser d'images fausses, perd la faculté de s'appliquer à des pensées sérieuses et le goût de la vérité.

Quant à la question de savoir à qui la lecture des romans est profitable, on pourrait répondre qu'elle l'est surtout à ceux que leur état oblige à connaître les courants et les idées du siècle, dont la réflexion se trouve ordinairement dans les romans contemporains. Mais, en tout cas, il faut que ces personnes soient instruites et possèdent déjà une certaine maturité intellectuelle. La première éducation et la première instruction doivent s'appuyer sur la vérité absolue et sur des principes inébranlables. Il faut avoir une édu-



cation musicale et être musicien pour assister avec profit à un concert, il faut se connaître en peinture et en sculpture pour visiter avec fruit les musées. Alors, étant dans les conditions nécessaires pour apprécier ce qu'on voit et ce qu'on entend, on y trouve non seulement un plaisir mais un enseignement.

De même, qui connaît bien l'histoire peut profiter des bons romans historiques, qui sait déjà écrire lira très utilement un chef-d'œuvre de la littérature. La manière de présenter les choses, le style, la richesse et le choix des expressions, tout en fait un inappréciable enseignement. Quiconque possède déjà une idée précise des facultés de l'âme et de la formation des caractères trouvera souvent dans les romans le complément de ses conceptions psychologiques. Au contraire, celui dont l'éducation n'est pas ainsi formée, n'en tire qu'une sorte d'amusement pour bercer sa pensée. Il n'est pas capable de les apprécier,

encore moins d'y trouver du profit ; il ne cherche dans le récit que la fiction et non la pensée directrice que cette fiction doit montrer.

Cependant quelques personnes, en raison d'une éducation insuffisante, d'une instruction négligée ou de paresse intellectuelle, ne peuvent se familiariser avec certaines vérités et certains principes moraux que s'ils leur sont offerts sous forme de contes et de romans. On pourrait les comparer aux enfants qui ne prennent un remède que si on le sucre. Pour ces personnes dont l'intelligence n'a pas mûri, la lecture des romans peut parfois être désirable pourvu qu'elles la bornent aux œuvres qui nous offrent non l'ignominie mais la beauté, non le faux mais le vrai, à celles qui nous élèvent au lieu de nous abaisser et dont la réalité ou la fiction nous conduisent à des conclusions véritablement morales et pratiques.



En indiquant, autant que possible, ce qu'il faut lire, nous avons montré ce qui ne vaut pas la peine d'être lu et ce qu'on ne doit pas lire.

Il ne faut pas lire les livres qui détruisent la foi. Rien ne peut remplacer la foi, et ceux qui l'ont perdue par leur imprudence ne peuvent la reconquérir sans de grandes difficultés. Le plus souvent, ils ne la reconquièrent pas, car il est difficile de sortir à temps des chemins détournés et des fausses voies où conduit l'incrédulité. Et comment la remplaceront dans les dures vicissitudes de la vie ceux qui l'auront perdue ? Où puiseront-ils la lumière et les conseils ? Où, le courage et la force ? Où, la patience et la persévérance ? Où, la justice et la modération ? Où, le calme et la consolation ? Personne ne leur fera ces

dons, personne ne les relèvera dans leur chute, la foi seule le peut. Il ne faut donc pas plaisanter avec ce qui nous menace d'un tel danger.

En fuyant ce qui nous prive de la foi, on doit fuir en même temps ce qui éveille les passions, salit l'intelligence et le cœur, fausse la conscience et l'obscurcit, ce qui fait germer la haine là où il faut l'amour et donne un charme à ce qui est digne de haine. Il faut fuir ce qui présente la vie et les hommes sous une lumière chimérique, ce qui, en nous donnant comme des vérités les illusions d'une imagination malade, nous rend la réalité ennuyeuse et repoussante.

Il faut fuir encore la lecture sans profit qui occupe sans but le temps et l'intelligence, car toute perte de temps cause un tort irréparable. On doit se rappeler aussi que toute lecture dont le vide cause des rêves vains, qui n'est pas capable d'amener une pensée fructueuse,



est un suicide intellectuel, car rien n'affaiblit tant les forces de l'intelligence que de s'amuser de choses qui n'exigent de leur côté aucun effort.

Si les jeunes gens, même après de brillantes études, causent souvent tant de déception, cela vient, en grande partie, de ce que, libres à la sortie de l'école, ils lisent surtout de pauvres romans et de mauvais journaux.

L'intelligence ne peut être inactive : ou elle pense, ou elle rêve, et en rêvant elle perd le pouvoir de penser. Ces deux actes s'excluent réciproquement. On pourrait les comparer à des eaux qui sortant de la même source se séparent aussitôt. Les unes courent dans une direction et vers un but donnés ; augmentant toujours leurs forces, elles vont accroître l'océan ; les autres se répandent de côté et sortant de leur cours, forment des marécages aux miasmes meurtriers.

Ce n'est pas assez de lire, même beaucoup,

il faut lire avec ordre, prudence, attention, afin de se familiariser avec ce qu'on lit, de pouvoir en rendre un compte précis, de se faire une opinion et d'être en état de l'exprimer clairement.

L'habitude de répéter à d'autres en substance, d'une manière intéressante et exacte, ce qu'on a lu est excellente. Ce qu'on raconte s'imprime mieux dans la mémoire. Il ne faut pas alors se contenter d'indiquer les personnes, il faut encore préciser les localités et les époques qui se rapportent aux événements racontés. Il faut se souvenir des titres des livres, des noms des auteurs et, au moins approximativement, de la date de la publication des ouvrages.

Il est aussi excellent de résumer par écrit, en peu de mots, l'ouvrage qu'on vient de lire, en exprimant le jugement qu'on en porte. On forme ainsi avec le temps un catalogue raisonné de tout ce qu'on a lu.

Il est bon d'avoir un cahier destiné aux extraits et d'y écrire les pensées et les phrases qui ont particulièrement frappé par leur justesse. Il ne s'agit pas de faire de longs extraits car cela ne pourrait servir qu'à peu de chose, mais d'écrire des phrases courtes qui par l'expression juste d'une pensée juste, nous apprennent à penser et à condenser nos pensées. Cette habitude prise dans la jeunesse et toujours conservée, contribue beaucoup à enrichir l'intelligence. Une mémoire jeune et fraîche retient facilement des vérités cristallisées en une phrase claire, juste et concise.

\* \*

Les remarques précédentes peuvent s'adresser à toutes les femmes qui voudront les prendre en considération, mais nous devons nous les appliquer particulièrement, nous qui

travaillons ensemble dans notre « École ». Nous savons, par expérience, combien il est difficile de maintenir l'équilibre entre les trois sortes de travail, nous devons donc veiller avec d'autant plus d'attention à ce que ni le travail matériel, ni les exercices spirituels n'absorbent nos forces et notre temps à l'exclusion du travail intellectuel.

Le travail intellectuel ne peut être le même pour toutes : chacune de nous est libre de s'y appliquer suivant ses aptitudes et ses goûts. Il s'agit seulement de se former, en réalité, l'intelligence afin qu'elle s'épanouisse au lieu de se flétrir, de ne point se prendre soi-même comme le but dernier de son instruction, mais de façonner son esprit comme on aiguisé l'instrument destiné à un travail futur.

A notre époque sensuelle, si avide de progrès, surtout matériel, rien ne servira tant à relever la société que d'éveiller en elle le goût de tout ce qui est vraiment honnête, vraiment



sage, vraiment beau, vraiment digne de temps et d'attention.

Qui aura goûté une fois par l'étude la vraie sagesse et le vrai beau, aura un point de comparaison qui lui permettra de voir le faux et le laid sous leur véritable jour.

Plus l'eau vient de sources abondantes, plus elle descend d'un niveau élevé, plus elle donne de force aux roues qu'elle fait mouvoir, plus elle permet de faire travailler des machines puissantes. De même, plus sont hautes, pures, profondes et étendues les sources où l'intelligence puise son inspiration, plus les forces morales ont une action salutaire et énergique sur les affaires auxquelles on prend part et sur les hommes au milieu desquels on vit.



## IV

### DU TRAVAIL SPIRITUEL

Le travail manuel et le travail intellectuel ne peuvent nous suffire pour atteindre le but pour lequel Dieu nous a mis dans le monde, si le travail intérieur ou spirituel ne les accompagne et ne les dirige pas.

C'est ce travail que le monde ne comprend pas et sur lequel il répand de fausses idées. On doit donc considérer avec attention à quoi tend ce travail, sur quoi il repose et comment il faut s'y appliquer.

A quoi il doit tendre, le Christ nous l'a montré par ses propres paroles en nous disant : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait ». Commandement extraordinaire en présence de l'humaine faiblesse, commandement plein de consolation et d'encouragement si on se rappelle que Dieu ne désire pas de choses impossibles et que la grâce correspondante accompagne toujours ses ordres.

Il s'agit ici évidemment d'une perfection relative, humaine et non divine. « Dieu vit tout ce qu'il avait créé et tout était parfait en son genre » c'est-à-dire était tel que Dieu le voulait, d'accord avec sa volonté. Sur cela repose toute perfection et c'est à cette perfection que nous devons tendre.

« Je vis, non plus moi-même, mais Jésus-Christ vit en moi », a pu dire saint Paul, en ajoutant : « Soyez mes imitateurs comme je le suis moi-même de Jésus-Christ ».

Voilà la perfection parfaite, si l'on peut



s'exprimer ainsi, la perfection mise à la portée de l'homme. Voilà la tâche de toute la vie humaine sur la terre. Dieu s'est fait homme pour nous, afin de nous montrer ce que doit être l'homme suivant la pensée divine; et nous hommes, par amour de Dieu, pour accomplir sa volonté, nous devons, selon les paroles de saint Paul, devenir « d'autres Christs ».

C'est le but du travail intérieur, travail accompli « à la sueur de notre front » et qui semble dépasser les forces humaines si nous nous rappelons qu'il faut former en nous, créatures, des images du Créateur, en nous, pécheurs, des images du Sauveur.

Ce travail fatigant, souvent infructueux en apparence pendant de longues années, est double. On pourrait le comparer à la fois à la peinture et à la sculpture. Le peintre met des couleurs sur une toile et crée ainsi les contours et les tons nécessaires à l'expression de sa pensée. Le sculpteur arrive au but par un

acte opposé en taillant, et en retranchant du marbre ce qui est en trop pour rendre son idée. Il est enfin un art qui procède des deux autres et qui repose sur la peinture de formes précédemment sculptées. Celui-là donne la vraie image de ce que doit être le travail d'une âme qui veut créer en elle un portrait fidèle du Christ et rejeter tout ce qui s'oppose à la ressemblance, en se corrigeant de ses défauts, et de ses imperfections et en acquérant les vertus et les habitudes qui produisent cette ressemblance. La seule différence est que, dans cet art, le travail du peintre n'est possible qu'après celui du sculpteur, au lieu que dans le travail de l'âme, les deux actes doivent être simultanés.

Le travail spirituel est plus facile pour ceux qui y ont été accoutumés dès l'enfance par une bonne éducation. En effet, qu'est-ce que l'éducation sinon la science et le commencement du travail sur soi-même ? Or, une bonne

éducation facilite notre tâche, mais, résultant surtout des soins de nos parents et de nos maîtres, elle n'est un mérite que pour eux et ne peut nous dispenser d'une action personnelle dans l'affaire du salut, d'un travail intérieur personnel qui cause notre mérite propre. C'est à ce travail qu'il faut appliquer les paroles de saint Paul disant que nous devons compléter « ce qui manque aux souffrances du Christ » et c'est lui qui constitue le « combat » que cet apôtre exige des soldats du Christ.

Il faut seulement se souvenir que dans ce combat il ne s'agit ni du nombre ni de la grandeur des actes mais de leur valeur, non de faire des choses extraordinaires mais de faire le mieux possible ce à quoi nous oblige la vie de chaque jour.

Voyons par où il faut débiter dans le travail spirituel.

Reprenant la comparaison du sculpteur et du peintre, examinons de quelle manière ils



commencent eux-mêmes : dès qu'ils ont trouvé le modèle désiré et l'ont bien regardé, ils cherchent la matière et les instruments nécessaires.

Tout cela, Dieu nous l'a donné : le modèle est le Christ — la matière, nous-mêmes — le ciseau et le pinceau, la parole, la loi de Dieu, l'enseignement de l'Église tous les moyens que l'Église nous donne pour nous sanctifier et enfin toutes les personnes, les circonstances et les événements au milieu desquels Dieu nous a placés.

Notre premier devoir est donc de contempler le Christ, de connaître sa vie et son enseignement, de considérer que Lui, roi, maître, créateur, juge, a, pour notre salut, échangé sa demeure céleste contre la vallée de larmes. Il n'a pas hésité à séjourner dans le sein d'une femme, dans une étable, dans une prison, sur la croix, dans la tombe. De la crèche au tombeau, il a vécu dans la pau-



vreté, la douleur, le travail, au milieu d'hommes ignorants, ingrats et pervers ; il s'est fait petit enfant, ouvrier, prisonnier, martyr, victime pour nous, pour l'homme.

Le Christ a tout souffert, il a bu jusqu'au fond le calice d'amertume. Il a fait ce qui était nécessaire pour notre enseignement, notre consolation, notre salut et, par là même, il a satisfait à la volonté de son Père. — « Consummatum est ! » Tout est consommé ! s'est-il écrié sur la croix et, seulement alors, il a rendu son âme à Dieu.

Le travail, extérieur ou intérieur, ne doit aussi avoir pour but que la satisfaction à la volonté de Dieu afin que, à l'heure de notre mort, nous puissions, à l'exemple du Christ, en abandonnant notre âme au jugement divin, dire dans notre conscience : « Seigneur, tout ce que vous nous avez commandé, nous avons essayé de l'exécuter, tout ce que nous avons à faire nous avons essayé de l'accomplir ».

Combien il est donc important de comprendre, non superficiellement mais profondément, pourquoi Dieu nous a créés, à quoi Il nous a appelés, ce qu'Il nous a commandé, ce qu'Il exige de nous dans des circonstances données, avant d'être jugés par Lui, de placer sur la balance de la justice divine, nos pensées, nos paroles, nos actes, notre vie tout entière.

Chacun de nous reçoit avec la vie, comme en germe, ce qui lui est nécessaire pour accomplir la mission qui l'attend de par la volonté de Dieu. Cette mission est différente pour chacun et la tâche du travail intérieur est de connaître la volonté de Dieu sur les hommes en général et sur soi-même en particulier. Dès qu'on la connaît, on doit diriger toutes ses forces vers la parfaite exécution de cette volonté et repousser virilement tout ce qui lui fait obstacle. Rien n'est en soi-même mauvais ou bon, ni à désirer, ni à rejeter, car

chaque chose n'a de valeur qu'autant qu'elle conduit à accomplir la volonté de Dieu.

De plus, puisque nous sommes nous-mêmes la matière, nous devons faire de nous-mêmes, tels que nous sommes, d'autres Christs. Nos dispositions naturelles peuvent nous faciliter ce devoir ou nous le rendre difficile, mais elles ne peuvent nous en dispenser.

Ayant compris la tâche du travail intérieur, voyons comment il faut nous y appliquer pour qu'il puisse nous amener au but désiré.

Si la mesure, le poids et l'ordre sont nécessaires dans le travail matériel et dans le travail intellectuel, ils le sont plus encore dans le travail spirituel. Il faut donc connaître les principes d'après lesquels ce travail doit être accompli et s'accoutumer à les appliquer avec sagesse.

Ces principes sont éternels parce qu'ils découlent d'une vérité éternelle. On ne peut les apprendre que par les paroles de Dieu lui-

même, c'est-à-dire par la Sainte Écriture. Il semblerait donc que le travail spirituel doit débiter par la lecture et la méditation des paroles de Dieu, à la source même. Mais pour lire l'Écriture sainte, il faut une préparation, une éducation et des dispositions spéciales. Tout le monde ne les possède pas, tout le monde ne peut donc commencer par là.

L'Église, comme une véritable mère, se conformant aux aptitudes de chacun de ses enfants, explique la parole de Dieu, la vérité de Dieu, les commandements de Dieu, en se mettant à la portée de tous et selon leurs besoins. Cet enseignement est renfermé dans le catéchisme.

Dès la première page se trouve, en termes accessibles aux intelligences les plus simples, la réponse à la question que chacun se pose chaque jour et à laquelle aucune science, en dehors du catéchisme, ne donne de réponse



décisive, la question vitale pour tous et surtout pour ceux qui ont en partage le plus de souffrances : pourquoi la vie, où conduit-elle, quel est son but ? Et de cette réponse dépend justement toute l'orientation de la vie.

Le catéchisme nous montre le but, mais aussi les moyens de l'atteindre ; il nous apprend ce qu'on doit faire et ce dont on doit s'abstenir ; il nous enseigne la science fondamentale du bon et du mauvais, de ce qui est digne d'être recherché et de ce qui doit être rejeté ; il nous enseigne la science sans laquelle toute autre science est incomplète et peut devenir funeste. Le catéchisme forme le jugement, la conscience, la volonté, il produit les vertus qui servent à atteindre la vie éternelle et sont l'unique base vraiment sûre de la vie temporelle et des rapports sociaux.

C'est la seule science procurant la lumière pour connaître la volonté de Dieu au milieu des événements qui se croisent dans notre vie.

C'est une science dont l'origine divine est prouvée par cela même qu'elle s'applique aux temps présents et aux nations qui l'emportent dans la voie du progrès, comme elle s'est appliquée aux temps les plus anciens et aux peuples les plus arriérés. Jamais elle n'a eu besoin de changer, jamais elle n'a révoqué les vérités qu'elle avait affirmées.

La connaissance du catéchisme a une importance de premier ordre pour les enfants comme pour les intelligences mûries, pour ceux qui obéissent comme pour ceux qui commandent et auxquels est non moins nécessaire la crainte de Dieu, « commencement de la sagesse ».

Tous doivent donc apprendre le catéchisme. Il faut savoir par cœur celui de son diocèse, afin d'être capable de définir exactement chaque principe de la foi, et en lire en même temps un autre plus détaillé, car on ne doit pas se borner à la lettre mais il faut pénétrer

sa signification et remplir son intelligence de l'esprit de la foi.

La connaissance de la liturgie est aussi nécessaire. Enfants de l'Église catholique, nous devons vivre de sa vie, passer chez elle non comme des hôtes mais comme des habitants de la maison, comprendre ce qui se fait dans l'église et nous y unir par l'esprit et la pensée. Nous devons connaître le jour de la célébration de chaque fête et ce qui s'y rapporte, comprendre chaque partie de la messe, la signification des objets du culte, savoir quand et pourquoi on s'en sert, connaître les prières liturgiques et autant que possible les apprendre par cœur afin que toutes les cérémonies de l'Église aient leur signification vivante et ne soient point un tableau inanimé, incompréhensible pour nous.

Il faut connaître l'histoire de l'Église depuis les temps les plus anciens jusqu'aux plus récents. Une connaissance plus parfaite des



événements nous éclairerait sur plus d'un des reproches que font à l'Église ses ennemis et enseignerait aux catholiques que si, hélas, les Judas n'ont pas manqué, leurs actes n'ont cependant pu détruire la croyance en l'origine divine de l'Église mais l'ont plutôt confirmée, comme la trahison de Judas n'a point détruit l'enseignement du Christ, mais a plutôt contribué à son triomphe. Dieu seul, ou ce qui vient de Dieu, peut se servir d'un être humain fragile jusqu'à la monstruosité, pour accomplir et confirmer ce qui est saint et divin. Les institutions humaines ne se soutiennent qu'autant qu'elles sont dirigées par des hommes intelligents et vertueux. L'Église, qui dure malgré le crime de l'apôtre Judas, malgré la trahison, l'indignité, la faiblesse d'autres Judas, prouve, par son existence même, qu'une force non humaine mais divine la maintient.

Il est utile de lire la vie des saints qui, par



leur exemple, peuvent nous inciter à une plus courageuse et plus exacte imitation du Christ. Il faut surtout y étudier le zèle et la fidélité avec lesquels les saints se sont efforcés d'imiter le Christ, et non s'arroger le droit de les imiter eux-mêmes dans tous les détails de leur vie. L'unique modèle pour tous est le Christ ; mais les saints, en raison de grâces particulières, d'une inspiration et d'une vocation personnelles, ont fait des choses non seulement impossibles à la généralité des hommes mais qui, en dehors de ces conditions spéciales, pourraient devenir funestes. Aussi faut-il lire les vies de saints avec circonspection, en recherchant toujours les mieux écrites et choisir particulièrement celles qui peuvent nous donner les indications les plus appropriées aux circonstances que nous traversons.

Il est bon de lire la vie des fondateurs d'Ordres pour connaître les difficultés qu'ils ont rencontrées et les moyens qu'ils em-

ployaient pour créer des congrégations qui ont, grâce à la force de leur organisation, duré des siècles.

Il faut lire l'histoire des missionnaires pour savoir ce qu'ils ont fait et souffert pour l'amour de Dieu et celui des âmes.

Il est bon de lire la vie des saints qui ont vécu dans les mêmes conditions que nous et qui ont eu à remplir des devoirs pareils aux nôtres. Il est excellent de lire celle des saints qui se sont distingués par les vertus qui nous sont le plus nécessaires, soit parce qu'elles sont opposées à nos défauts particuliers, soit parce qu'elles se rapportent à notre vocation et à nos devoirs.

S'il est difficile de commencer le travail spirituel par la lecture de l'Écriture sainte, il faut cependant se rappeler en apprenant le catéchisme, qu'il est avant tout un abrégé de l'Écriture sainte. L'image du Nouveau Testament se trouve dans les livres de l'Ancien,

l'histoire de l'Église a son commencement dans l'Écriture sainte et là sont les premières vies de saints.

Comme un enfant, élevé par sa mère seule, lui demande en grandissant de connaître les dernières volontés de son père et tout ce qui peut l'aider à mieux comprendre ce père pour qui elle a fait germer dans son âme l'amour et le respect, ainsi pour nous, enfants de l'Église catholique, il arrive un moment où s'éveille un immense désir de connaître les sources mêmes où puise l'Église, notre mère, pour nous parler de notre père céleste.

On sait que pour la lecture de l'Écriture sainte, l'Église a posé certaines conditions à cause des hérétiques qui l'ont faussement traduite. Actuellement, comme le disait l'abbé Kaysiewicz, le danger ne vient pas tant d'une explication erronée de l'Écriture que d'une tendance à la rejeter complètement et à nier sa divine origine.



Pour d'autres temps, les exigences de l'Église sont autres. Pie IX et ensuite Léon XIII, en approuvant des éditions de l'Écriture sainte en langue vulgaire, recommandent aux fidèles de les lire et les avertissent que s'ils ne peuvent lire la Vulgate en latin, ils doivent lire exclusivement les traductions approuvées par l'Église, auxquelles est joint un commentaire également approuvé. Le pape Léon XIII accorde des indulgences à ceux qui lisent l'Écriture sainte.

Pour la lire avec profit, il faut se mettre à cette lecture avec le dessein arrêté de connaître la parole de Dieu et de se l'appliquer et non par une vaine curiosité. On doit lire avec humilité sachant qu'on ne peut tout comprendre et ne point juger ce qu'on ne comprend pas, ni s'en scandaliser.

Il ne s'agit pas de lire l'Écriture sainte une fois ou deux et même dix fois et davantage, il faut la lire chaque jour, pendant toute sa



vie, malgré les occupations les plus diverses, malgré les maladies, les voyages. On doit toujours avoir avec soi une partie de l'Écriture qu'il faut lire à un moment précis, fixé pour cela « car toutes les choses qui ont été écrites, l'ont été pour notre instruction » dit saint Paul.

Sainte Cécile ne se séparait jamais de l'Évangile, elle le portait toujours sur elle. Sainte Catherine de Sienne aimait tant les épîtres de saint Paul qu'elle l'appelait son « Paoluccio ». Saint Jérôme enseignait à sainte Paule et à d'autres dames romaines à lire l'Écriture et à l'apprendre par cœur.

Les élèves de l'École polytechnique de Paris, demandaient à un de leurs camarades, plus tard le père Gratry, de l'Oratoire, comment il était toujours au premier rang dans les mathématiques et en même temps si inépuisable et si original dans les questions philosophiques : « C'est, répondit-il, parce

que, tous les jours, malgré la quantité de travail qu'on nous impose à l'École, je consacre un certain temps à lire et à méditer l'Écriture sainte et je puise ainsi la lumière à sa source même ».

Saint Bernard lisait attentivement l'Écriture sainte, conservant toujours l'ordre dans lequel sont placés les livres saints. Par la lecture des uns, il trouvait l'explication des difficultés qu'il avait rencontrées dans les autres.

M. Vigouroux, dans son Manuel biblique, conseille de lire l'Écriture sainte d'un bout à l'autre, afin d'avoir une idée de l'ensemble, et de choisir ensuite l'un après l'autre les livres dont on désire faire une étude particulière. Chaque lecture renouvelée apporte de nouvelles lumières et de nouvelles grâces.

L'étude de la foi et la lecture ne constituent pas à elles seules le travail spirituel. Elles ne peuvent que lui servir de base et de

préparation. Une parole, même divine, reste, hélas, pour beaucoup lettre morte, si elle n'est pas traduite en actes par un effort qui y correspond. Aussi le travail spirituel commence-t-il seulement lorsque, imbus des principes de la foi, nous nous efforçons de les faire pénétrer dans tous les détails de notre vie.

L'union entre cette parole et nos actes nous force à méditer les enseignements de Dieu et de l'Église en les rapportant à notre situation et à nos devoirs d'état.

La méditation est pour la vie spirituelle ce qu'est la comptabilité pour l'agriculture, l'industrie, le commerce. Là se montre le bilan moral, c'est-à-dire le rapport entre ce que l'homme reçoit et ce qu'il paye à Dieu et au prochain.

La méditation est à la fois un éperon et un mors. Elle nous montre aussi dans quelle direction il faut travailler davantage et dans

laquelle, moins. Elle est enfin ce que le gouvernail et la voile sont pour la barque jetée sur les flots de la mer. Par elle on peut apprendre comment il faut travailler pour que le verbe de Dieu apparaisse dans nos actes et « se fasse chair ».

« Je suis la voie, la vérité et la vie », a dit le Christ. En cherchant sans cesse dans le catéchisme et l'Écriture sainte la connaissance de Dieu, du Christ, de ses enseignements et de ses exemples, n'oublions pas que nous ne pouvons profiter d'une manière passive de l'offrande que le Christ a faite de lui-même pour le salut des hommes; n'oublions pas qu'il n'est pas seulement le Sauveur, mais aussi le Maître dont nous devons faire pénétrer la doctrine dans notre vie, le modèle que nous devons imiter sous peine de perdre notre salut.

Dès que nous aurons compris que notre but est de connaître Dieu, de l'aimer et de le



servir fidèlement ; que notre modèle est le Christ qui a vécu, travaillé, souffert pour se conformer à la volonté du Père céleste et qu'ainsi nous devons vivre, travailler, souffrir pour accomplir la volonté de Dieu ; quand nous aurons approfondi, par la méditation, l'amour, la patience, l'humilité, les souffrances et la bonté du Christ, tournons nos regards vers nous-mêmes, examinons notre moi humain, où nous devons retrouver l'empreinte de tout cela. Voyons ce qu'il faut transformer dans notre caractère, éloigner de notre vie extérieure et intérieure et ce que nous devons y introduire pour atteindre le but poursuivi.

Demandons-nous d'où vient la froideur dans le service de Dieu et du prochain, ce qui empêche notre zèle pour le bien des âmes, la conversion des pécheurs, le soin des malades, la consolation des affligés, l'instruction des ignorants ? Qu'est-ce, sinon l'égoïsme, la

pensée de nos aises, de nos propres avantages? Si nous voulons imiter le Christ, détruisons donc notre égoïsme, car le Christ a dit que celui qui veut sauver son âme doit, à son exemple, ne point s'épargner au service du prochain.

Quelle raison nous empêche d'être « doux et humbles de cœur » comme le Christ nous l'enseigne par l'exemple et par la parole? Quelle est la cause de notre susceptibilité, de notre impatience, de nos emportements, de notre haine même? N'est-ce pas l'orgueil, l'idolâtrie de nos propres pensées, de notre volonté, de nos inclinations? Si nous voulons imiter le Christ, il faut fouler aux pieds cette idole, la mettre à mort au lieu de l'épargner.

Pourquoi ne remplissons-nous pas les devoirs que Dieu nous a imposés, sinon par paresse ou par sensualité? Faisons violence aux révoltes de la nature et du corps et, prenant courageusement sur nos épaules le far-

deau des devoirs quotidiens, portons notre croix en suivant le Christ pas à pas, en avançant sur ses traces jusqu'à ce que nous ayons entièrement accompli notre tâche sur cette terre.

Rappelons-nous cependant, comme on l'a vu plus haut, que le travail spirituel a un double but. Il s'agit de retrancher ce qui empêche la vie du Christ dans l'âme et d'y amener ce qui l'aide.

Assez communément on exagère un de ces actes au détriment de l'autre. Quelques personnes luttent constamment contre leurs mauvaises inclinations, elles enregistrent leurs chutes avec une grande douleur, s'en confessent et en font pénitence jusqu'à la fatigue et enfin se découragent en voyant le peu de résultat obtenu. D'autres sont remplies d'ardeur et de zèle pour les choses saintes, mais leurs peines aussi n'aboutissent à rien car elles n'ont point commencé par où il fallait com-



mencer, c'est-à-dire par se réformer elles-mêmes. Suivant le mot de la parabole, elles « bâtissent leur maison sur le sable ». A elles s'appliquent les effrayantes paroles sur les sépulcres blanchis, qui ont à l'extérieur une belle apparence et cachent la corruption à l'intérieur.

Dans l'ordre divin, on doit en même temps réformer ses défauts et acquérir des vertus ou plutôt faire l'un à l'aide de l'autre. On triomphe du mal par le bien. Il n'est pas question des péchés mortels qu'on doit éviter avant tout, mais des défauts et des faiblesses dont il est si difficile de se corriger. Il faut moins lutter contre eux que s'efforcer d'acquérir les vertus qui leur sont opposées.

Chaque vertu renferme en elle le germe de toutes les autres, comme chaque faute celui de toutes les fautes. On peut donc se servir de la vertu qui est la plus accessible afin d'atteindre celles qui en apparence le sont le



moins, puisque toutes elles peuvent sortir d'une seule.

Un jardinier peu soigneux enlève parfois en arrachant les mauvaises herbes, les plantes qu'il voulait élever. Il en est souvent de même dans la lutte inconsidérée contre les mauvaises inclinations. Les personnes qui veulent, à chaque pas, contenir leurs impulsions naturelles pour éviter une imperfection, perdent souvent en même temps une partie de leur activité et la grandeur d'âme si nécessaire dans les luttes spirituelles. Elles tombent dans une sorte de tristesse, de rétrécissement du cœur, de timidité, portent continuellement leur attention sur elles-mêmes, filtrent et analysent leurs pensées et leurs sentiments et tournent en elles-mêmes dans un cercle sans issue.

Au contraire, celui qui base la réforme de ses défauts sur la pratique des vertus opposées, évitera ces écueils et sera dans les meilleures conditions de progrès.

Si on s'aperçoit, par exemple, qu'on est susceptible, qu'on ne supporte pas une parole de vérité si elle contient le moindre blâme, qu'on est en proie à la tristesse dès qu'on n'est plus pour les autres un objet d'intérêt, de louange ou de flatterie, on peut voir, sans beaucoup de pénétration, qu'un grand orgueil est la cause de cet état. Si on se rappelle que tout orgueil est désagréable à Dieu qui donne sa grâce aux humbles et repousse les superbes, il est facile de comprendre qu'on doit se corriger de cet orgueil.

Mais il s'agit de savoir comment on accomplira cette tâche difficile. Faut-il lutter avec l'orgueil, réprimer autant que possible toutes ses manifestations, les confesser, en faire pénitence et les regretter amèrement ? C'est ainsi qu'agissent d'ordinaire les âmes de bonne volonté, mais c'est un travail long et ingrat qui souvent décourage l'âme jusqu'à l'affaiblir. Que faire alors ? Saisir, comme

on dit, le taureau par les cornes, le ciel est promis aux « violents », ne point se borner à la lutte passive et défensive, mais prendre l'offensive.

Il faut chercher la vérité, l'aimer, s'en pénétrer, la confesser, la faire connaître, même à ses dépens, ne rien feindre, ne rien exagérer, ne rien transformer au profit de sa vanité. De la vérité sortira l'humilité. L'humilité sera avide de la vérité, même humiliante, et les humiliations acceptées volontiers, recherchées pour l'amour de la vérité, vaincra l'orgueil dont rien autre ne peut triompher si efficacement.

De même, c'est en aimant Dieu, son pays, la science, tout ce qui est bon et exige du travail, qu'on se forcera à travailler et qu'on vaincra la paresse. L'amour du Christ, l'honneur qu'on rend à sa Passion invitent à la mortification et la mortification triomphe de la sensualité. L'amour des pauvres et des

souffrants fait naître le désir de leur venir en aide, et la générosité qui en découle surmontera l'égoïsme et l'avarice. L'occupation de l'intelligence détruit la vaine curiosité, l'emploi utile du temps empêche le bavardage, et ainsi de suite.

Une méditation intime de la vie et des enseignements du Christ, mis en opposition avec notre vie, nous apporte une réelle connaissance de nos défauts et de nos imperfections. Dans le travail spirituel, voir ce qui nous manque ne doit pas nous décourager. C'est une grâce de Dieu et un signe de progrès prochain.

Il n'y a pas dans le rayon de soleil plus de poussière que dans l'ombre, mais cette poussière se voit plus clairement dans la lumière et se laisse essuyer, tandis que dans les ténèbres on ne peut ni la deviner ni l'enlever. Il en est de même dans l'ordre spirituel : la vue, la connaissance de notre faiblesse ne



peut nous venir qu'à l'aide de la lumière divine et plus Dieu nous donne de lumière, plus grande est notre certitude qu'Il ne nous refusera pas la grâce nécessaire pour faire servir cette lumière à l'amendement de notre vie.

La connaissance de nos imperfections et de nos fautes nous incite au regret. Ce regret est nécessaire. Il est, comme le disait un saint, l'engrais du champ de l'âme qu'il fertilise pour la vertu. Il ne doit pas causer le découragement, mais l'humilité et la contrition qui tirent de lui les résolutions et les forces indispensables à la réforme de la vie.

Si quelque chose peut se reconnaître à ses fruits, c'est la contrition. Quand elle est parfaite, c'est-à-dire quand elle vient de Dieu et tend à Dieu, elle ne se borne pas à pleurer le passé, elle ne se perd pas dans des rêves de réformes futures, mais elle conduit à la pénitence qui se base sur la réforme immédiate.

Le passé ne nous appartient plus, il faut l'abandonner à la miséricorde de Dieu. Le Christ nous a défendu de nous occuper de l'avenir. Il ne nous donne pour lui ni lumière, ni grâce. C'est aussi pourquoi les plus belles résolutions pour un avenir lointain n'ont ni mérite ni fruit et font perdre le temps. Ce sont vraiment des châteaux bâtis sur la glace.

Seul, le moment présent nous appartient. C'est lui seul que nous pouvons réformer et rendre parfait. Pensant donc peu au passé et à l'avenir, il faut s'occuper du présent, concentrer les lumières, les grâces qu'on reçoit et toute sa volonté dans le jour, l'heure et le moment présents. Sans perdre le temps ni l'occasion, il faut accomplir les actes de vertu nécessaires et se rappeler que les plus petits sont ordinairement les meilleurs parce qu'ils peuvent se faire avec plus de facilité, qu'ils n'excitent pas la vanité, qu'ils de-

meurent inaperçus des hommes et, par cela même, conservent toute leur valeur devant Dieu.

Si l'on désire acquérir quelque vertu, il ne faut laisser passer aucune occasion, car chaque occasion négligée nous fait faire un pas en arrière et l'Écriture sainte dit que ceux qui regardent en arrière ne sont point propres au royaume des Cieux.

A cause de la corruption de la nature humaine, tout progrès dans la vertu est impossible sans la mortification des inclinations naturelles opposées. En effet, aucune vertu ne peut se développer si la passion ou simplement le défaut qui lui est contraire n'est pas mortifié, de sorte que la pratique d'une vertu est une mortification, comme la mortification d'une mauvaise inclination devient un acte de la vertu contraire.

On ne peut être juste sans vaincre l'avidité et l'égoïsme, on ne peut être tempérant sans



mortifier l'intempérance ; on ne peut être prudent sans mortifier tous les désirs contraires à la prudence.

Il ne s'agit point ici des mortifications extraordinaires, exceptionnelles qu'on lit dans la vie des saints, celles-là demandent une vocation particulière et une grâce spéciale de Dieu ; il s'agit des très petites mortifications dont l'occasion se présente tous les jours, à chaque instant. Nous mortifions notre langue en taisant une parole inutile, nous mortifions notre gourmandise en ne mangeant ni ne buvant en dehors des heures fixées, nous mortifions la curiosité en ne regardant pas ce qui ne nous concerne point ; nous mortifions la paresse en travaillant au moment et à l'endroit où il le faut.

La méditation doit se terminer par une résolution claire, définie et non générale. Ce n'est pas assez de se dire qu'on sera meilleur, qu'on aimera Dieu davantage, qu'on cher-



chera à acquérir une plus haute vertu, qu'on fera du bien au prochain, sans préciser en quoi on montrera un plus grand amour de Dieu, quelle vertu on s'efforcera d'acquérir, à quel prochain on fera du bien et de quelle manière.

On pourrait dire de ces décisions vagues qu'elles ne décident rien. Le négociant sait exactement quels objets il achètera, le laboureur ce qu'il sèmera, dans quel endroit, comment et à quelle époque. C'est même l'essence du travail du laboureur, dans lequel on ne peut laisser au hasard aucun détail, où on doit tout prévoir et décider d'avance.

Il en est ainsi dans le travail spirituel. La méditation nous a montré ce qui manque et ce qu'il faut acquérir, ce qui nous arrête et ce qu'il faut combattre, — la résolution qui en est la conséquence doit déterminer quand, c'est-à-dire à quel moment de ce jour même, à quel endroit, à quelle personne ou à quelle

chose, de quelle manière, on fera ce dont la méditation nous a montré le besoin.

Cette résolution détaillée n'exclut pas l'orientation générale de l'âme, qui doit résulter avant tout de la méditation et qui, au moins en toute circonstance prévue, se montre par une vie chrétienne et par l'observation des principes du Christ.

Mais le marchand et le laboureur ne se contentent pas de penser d'avance au travail qu'ils entreprendront, ils tiennent en même temps soigneusement la comptabilité qui se rapporte à ce travail pour savoir quels sont leurs gains et surtout leurs dépenses et leurs pertes. Le chrétien soucieux de son progrès spirituel agit de même. Dans l'examen de conscience de chaque soir, il se rend compte de ses chutes, de leur nombre, de leur portée, de leurs causes et de leurs effets et ne finit pas la journée sans un acte de contrition, sans une certaine expiation de ses fautes, dût-il se con-

tenter de recevoir dans un esprit de pénitence tous les ennuis, les fatigues, les souffrances qu'il a pu rencontrer en ce jour et qui, suivant saint Augustin, acceptés dans cet esprit, suffisent pour expier les imperfections involontaires et même les péchés véniels.

Pendant la méditation du lendemain, on doit se rappeler cet examen de conscience du soir afin de prendre les résolutions qui conviennent.

En un mot, il faut dans la méditation de chaque jour, examiner la vertu qu'on doit surtout s'efforcer d'acquérir et la mortification la plus nécessaire, puis, par une résolution clairement définie, il faut se tracer la voie du progrès et voir enfin, par l'examen de conscience, de combien on avance sur ce chemin.

\* \* \*

Mais tout travail spirituel serait vain si la

prière ne l'accompagnait pas. La prière seule peut obtenir la grâce indispensable à l'action ; seule elle peut obtenir le soleil, la rosée du ciel qui « fait croître la semence ». La prière à elle seule a donné à beaucoup d'âmes une sagesse surnaturelle dépassant tout ce qu'elles auraient pu acquérir par la science et la méditation. Sans la prière, la science et la méditation, bien que nécessaires dans l'ordre habituel des choses, ne serviraient à rien.

Les Apôtres le savaient, aussi ont-ils demandé au Seigneur de leur enseigner comment ils devaient prier. Ils donnaient là une preuve d'humilité et par conséquent de sagesse. Ils savaient que prier n'est pas toujours facile, c'est parfois même très difficile. Ils reconnaissaient qu'ils étaient ignorants et demandaient un enseignement. Et nous aussi, à leur exemple, demandons de comprendre sur quoi repose la prière.

Le Christ a eu pitié de la faiblesse des



apôtres et leur a expliqué par les courtes et faciles paroles du *Pater* tout ce que nous devons demander et comment nous devons le demander. Il leur a enseigné, en ce jour, surtout la prière des lèvres qui s'applique à certains moments, à certaines circonstances de la vie et est renfermée dans des paroles données et il a confirmé cet enseignement par son exemple. Il a, pendant quarante jours prié et jeûné dans le désert, il est allé dans la solitude pour prier, nous dit l'Évangile ; il a prié avant la résurrection de Lazare, avant de chasser les démons, avant de multiplier les pains ; il a prié dans le jardin des Oliviers, sur la croix en rendant à Dieu son âme ; il a prié pour ses persécuteurs, il a prié pour les fidèles. Ces prières sont recueillies dans la liturgie comme beaucoup d'autres renfermées dans l'Écriture sainte et inspirées de l'esprit de Dieu.

Combien il y a là de prières pour chaque moment, pour chaque besoin, prières qui

implorent, prières qui rendent grâces ! On doit se pénétrer de leur esprit, les apprendre par cœur, se familiariser avec elles. Dans les moments difficiles, douloureux ou joyeux, il faut répéter celles qui expriment le mieux les émotions et les besoins de l'âme. Il faut puiser en elles la lumière, la force, l'apaisement. N'est-ce pas pour cela que l'Esprit saint les a inspirées et que l'Église nous les donne ? Toute la sagesse de la vie consiste à chercher à cette source l'aide et la consolation.

Il est important de s'habituer à se servir des prières de l'Église données dans les livres de messe, de celles qui sont dites pendant les cérémonies liturgiques, les offices. Il ne faut pas se contenter des livres de piété. Souvent très bons et capables d'apporter à un moment donné une certaine aide, ils peuvent fatiguer à la longue par l'exagération des expressions, par la forme, ou même par leur contenu car ils n'égalent jamais, quoi qu'on fasse, les

prières de l'Écriture sainte et des Pères de l'Église. Celles-là seules conviennent à tous les hommes, à tous les états, à tous les siècles et affirment par là même leur origine divine.

Il est cependant des jours où la prière en termes définis devient impossible et si on veut s'y forcer au moment qui y est destiné, on en éprouve une immense fatigue sans aucun profit. Il faut comprendre aussi que la prière, tout en se servant ordinairement de mots, ne dépend pas des mots, car elle repose non sur des paroles mais sur l'union de l'âme avec Dieu et cette union peut se faire d'une manière absolument passive et silencieuse. Cette prière consiste en un recueillement en la présence de Dieu où, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'être humain s'abîme dans l'être divin. Et que ceci se passe pendant la messe, en présence du saint sacrement, ou pendant la méditation, cette prière peut être très salutaire à l'âme. Elle amène l'entier et joyeux abandon

à la volonté de Dieu, l'indulgence et la bonté pour le prochain, l'accomplissement consciencieux des devoirs, l'empire sur soi, l'humilité, le calme, la sérénité. C'est à ces fruits qu'elle se fait connaître et apprécier.

Cependant on ne peut appliquer l'ordre du Christ qui nous commande une incessante prière, à la prière exprimée par des paroles ou même à la prière silencieuse qui consiste à se recueillir à genoux en la présence de Dieu en excluant toute autre occupation. Cet ordre renfermé dans les paroles : « Priez sans cesse » s'applique à toute l'orientation de la vie, à la disposition intérieure, au souvenir constant de la présence de Dieu, aux motifs pour lesquels nous accomplissons tous nos actes, afin que, suivant les paroles de saint Paul « soit que nous mangions ou que nous buvions, nous fassions tout pour la gloire de Dieu ». Cette prière-là, en effet, ne doit jamais cesser.



Le but de l'homme est temporel et éternel, par conséquent le but de toute prière est l'union avec Dieu par l'amour, non seulement dans le ciel mais déjà sur la terre, autant que la faiblesse humaine le permet. C'est là cette « seule chose nécessaire » que le Christ louait la sœur de Marthe d'avoir choisie.

S'approcher du Christ à l'aide de la méditation, du recueillement et de la prière éveille l'amour envers lui. Nous avons appris de sa bouche même que l'amour ne repose point sur des paroles vides, ni sur la sensibilité, mais sur l'accomplissement de la volonté de Dieu. En devenant le mobile de tous nos actes, il les facilite à un tel degré que le « fardeau » du Christ devient en vérité léger et que son « joug » est doux. En accompagnant tous nos actes, il donne même aux moindres une valeur infinie et fait que pour un verre d'eau offert au nom du Christ le royaume du ciel est promis.

« Où est votre trésor, là est aussi votre cœur ». Le Christ connu, et aimé dans l'entière signification de ce mot, deviendra le trésor de nos âmes, nous habiterons en lui et lui en nous. L'amour du Christ exclura de notre cœur tout amour bas, il détournera nos yeux de tout désir terrestre et fermera nos oreilles aux considérations humaines. Nous comprendrons avec sainte Thérèse que celui-là est trop avide à qui Dieu ne suffit pas. Dieu suffit à tout. Il s'empare de l'intelligence, de l'âme, du cœur ; Il réunit en lui toutes nos facultés de sorte que, purifiés de tout ce qui est terrestre, déjà sur la terre, en une certaine mesure et d'une certaine manière, nous goûtons ce qui est promis aux cœurs purs : nous voyons Dieu.

\*  
\* \*

La confession et la communion sont au

nombre des plus importants agents de la vie spirituelle. Mais, par suite de cette importance, il existe sur ce sujet tant d'ouvrages de premier ordre, accessibles à tous, qu'on ne pourrait ici que répéter d'une manière insuffisante ce qui a été déjà souvent et parfaitement dit par des maîtres autorisés.

Bornons-nous à rappeler quelques indications qu'on oublie souvent au préjudice de l'âme.

La confession, il faut s'en souvenir, est le sacrement de la Pénitence. On doit donc trouver avant tout en elle la pénitence. Le soulagement, la consolation et la joie résultent d'ordinaire d'une bonne confession, mais ils n'en sont point le but, ni la condition. Il ne faut donc ni les chercher dans la confession, ni s'y attacher et encore moins juger d'après eux de la valeur de la confession.

La meilleure confession est celle qu'accompagne la plus grande contrition. Pour obtenir

cette contrition, il ne faut pas fuir l'humiliation qui peut résulter d'un aveu exact, ni épargner l'amour-propre. S'il s'agit de quelque péché d'impatience, de curiosité, de jalousie, on doit avouer les paroles et les actes dont il a été la cause. Il ne faut se confesser d'impressions, de sentiments, d'inclinations et de tentations que si on y a donné lieu soi-même. On doit se confesser d'actions, de paroles, de pensées, d'omissions précises et, en même temps, des occasions de péché si on ne les fuit pas. Il faut se rappeler que ce ne sont pas les émotions et les sentiments involontaires, bien que mauvais ou violents, qui sont des péchés, mais les actes, les paroles, les pensées et les omissions auxquels nous consentons pleinement.

La confession fréquente est bonne, mais les confessions longues et prolixes sont nuisibles, de l'avis des maîtres de la vie spirituelle. Il est impossible, si on se confesse souvent, de



se confesser longuement sans tomber, au confessionnal, dans des conversations qui n'appartiennent pas strictement à la confession et qui lui font presque toujours tort. Il faut donc se confesser rapidement, clairement, sans mêler à la confession des récits et des noms inutiles.

La confession ne doit pas se borner au simple aveu des péchés ; il faut aussi donner au confesseur une idée des inclinations et des désirs que Dieu a mis dans notre âme.

Le désir du salut est commun à tous les hommes de bonne volonté, mais le désir de la perfection, d'une ressemblance plus intime avec le Christ, est un don de choix dont il faudra rendre un compte particulier. Les lumières de Dieu et les dons qu'Il fait aux âmes ne sont pas tous égaux et les lumières et les grâces obtenues donnent la mesure des devoirs qui en découlent. Si on juge les offenses d'après les grâces reçues, elles ne

sont pas non plus égales entre elles et ce qui n'est pas un grave péché pour l'un peut le devenir pour l'autre. Être infidèle à la grâce c'est enfouir « le talent », acte pour lequel le Christ punit si sévèrement le serviteur de la parabole. Le confesseur doit savoir quelles grâces Dieu a faites à l'âme pour comprendre ce qu'Il désire d'elle et pour la juger en connaissance de cause et la diriger conformément à la volonté de Dieu.

Le Père Mariote, de l'Oratoire, par l'influence duquel s'est élevée notre « École », recommandait aux personnes placées sous sa direction de prier sans cesse pour leur sanctification et de répéter plusieurs fois par jour : « Mon Dieu, coûte que coûte, sanctifiez-moi ! » Coûte que coûte, c'est-à-dire à quelque prix que ce soit. Il donnait de plus le conseil de nommer la chose, la souffrance à laquelle on consentait le plus difficilement. Dieu, en effet, peut-il mettre un trop grand

prix à ce qui dépasse en valeur tout ce qui a été, est et pourra être ?

Si le plus important dans la confession est d'éveiller une très grande contrition, il faut prier ardemment avant et après, pour obtenir cette contrition. Avant la confession, on doit consacrer un peu de temps à réfléchir devant Dieu sur la nécessité de s'amender, sur les moyens de le faire et sur les résolutions qu'on devra prendre. Mais il faut surtout profiter de ces moments bénis où, lavés dans le sang du Christ, nous ne sommes plus pour Dieu un objet de colère et de dégoût, mais où nous avons la plus grande valeur à ses yeux. On ne doit pas, comme quelques personnes le croient à tort, se hâter de communier tout de suite après s'être confessé, de peur de tomber dans quelque péché entre le moment où on a reçu l'absolution et celui où on s'approche de la sainte table. Cette crainte vient ordinairement d'une connaissance imparfaite du caté-



ehisme. C'est aussi dans le catéchisme qu'il faut chercher les instructions nécessaires pour s'approcher des sacrements.

Le confesseur décidera toujours quand il convient de communier. On doit s'en tenir à ses décisions, ne pas se permettre sans son autorisation de communions plus fréquentes, ni s'éloigner de la communion contrairement à son avis sous prétexte d'indignité. On ne s'approche pas de la sainte table parce qu'on en est digne, personne alors ne pourrait s'en approcher, mais parce que Dieu est miséricordieux et que l'homme, infiniment misérable, a infiniment besoin de cette miséricorde.

Après la communion, comme après la confession, il ne convient pas de sortir aussitôt de l'église. On doit consacrer au moins vingt minutes au recueillement et à l'action de grâces. C'est surtout en ce moment que l'âme doit se recueillir dans la possession de son



Maître et en sa présence, se tournant vers lui par de courtes aspirations et écoutant ce qu'il lui dit intérieurement. Il ne lui adresse pas la parole mais il fortifie sa foi, son espérance et son amour, l'invite à plus de contrition, à des résolutions plus viriles, à un plus ardent désir de la vertu, au calme dans l'anxiété, à l'apaisement dans la douleur. Il la confirme dans l'humilité en lui donnant sa lumière divine pour mieux connaître la vérité.

On ne doit donc pas lire aussitôt après la communion une quantité de prières dans des livres de piété. On peut se porter au recueillement par là, mais non se contenter de cela, car on doit parler au Père céleste non avec les paroles des autres, mais avec les siennes propres. Il faut lui exposer ses afflictions et ses besoins, non ceux des autres, lui exprimer ses pensées et ses désirs en lui demandant son secours.

La direction d'un bon guide est très utile

dans le travail intérieur. Il n'est pas indispensable que ce guide soit un prêtre, le confesseur, mais il est indispensable que ceux qui doivent diriger les autres sachent eux-mêmes suffisamment ce qu'ils enseignent. Celui-là seul peut apprendre aux autres le travail intérieur qui s'applique lui-même à ce travail et en a une certaine expérience. Celui-là seul peut enseigner à vaincre les passions qui travaille lui-même à vaincre les siennes ; à lutter contre les tentations, qui lutte contre les siennes. Le guide habituel peut donc être une bonne mère, un bon père, un bon mari, suivant saint Paul, qui ordonne aux maris d'instruire leurs femmes. Une personne quelconque, éclairée, expérimentée, vertueuse et patiente, peut guider dans le travail spirituel ordinaire.

Si le confesseur pouvait être en même temps le guide, ce serait pour l'âme un grand avantage. Cependant saint François de Sales nous

dit qu'on doit choisir son directeur « entre dix mille ». On ne peut donc toujours être assuré de le rencontrer. Il faut, en effet, une sagesse et une prudence peu communes pour que ce double pouvoir de confesseur et de directeur réuni dans une seule main puisse être profitable au travail intérieur.

Mais faute d'un bon confesseur et d'un guide, nous n'en devons pas moins travailler à notre sanctification. On peut trouver pour cela une aide de premier ordre dans les livres. Saint François de Sales, privé longtemps de directeur pendant sa jeunesse, avança seul dans le travail intérieur en suivant les indications du *Combat spirituel* de Scupoli. Beaucoup d'autres saints ont cherché une direction dans de bons livres.

\* \* \*

En parlant du travail spirituel, on ne peut passer sous silence une de ses ressources les



plus efficaces : les retraites. Il est inutile de parler longuement des retraites, car il y a beaucoup de livres, et des meilleurs, sur ce sujet. D'ailleurs, la direction d'une retraite n'appartient pas à la personne qui la fait, mais au prêtre qui la donne et qui sait où il doit puiser les renseignements s'il a l'instruction nécessaire sur ce point. C'est donc seulement à un prêtre ayant les qualités voulues qu'il faut s'adresser pour une retraite.

Les retraites ont pour but de donner en abrégé tout l'enseignement du Christ en un certain nombre de méditations pendant un certain nombre de jours. Saint Ignace dit qu'il faut entrer en retraite tout entier, c'est à-dire avec toutes les forces de son esprit, rester dans la solitude c'est-à-dire s'isoler de tous les soucis, des occupations, des relations, et enfin sortir de la retraite, autre, c'est-à-dire avec une plus grande intelligence de son devoir en ce monde, une meilleure volonté



et une plus ferme résolution de remplir ce devoir.

Il est très salutaire pour le travail intérieur de faire des retraites tous les ans ou tous les deux ans et lorsqu'on doit prendre de graves résolutions. Elles aident à connaître la vocation, à trouver la lumière dans un moment et dans des circonstances donnés, à amender notre vie, à nous confirmer dans la vertu, à sanctifier notre âme.

Le voyageur qui fait un long trajet, se couvre de poussière, use ses vêtements, épuise ses forces et serait arrêté sans avoir atteint le but si, de temps en temps, il ne reprenait haleine et ne se rafraîchissait. Ainsi le chrétien, épuisé par la lutte de la vie, tombe dans la dissipation et la fièvre ou dans la nonchalance et le découragement et a besoin souvent de recueillir ses forces, de se renouveler spirituellement, de mieux diriger sa vie. Sans cela, tous ses soins seraient vains, il succomberait

sous le poids de la fatigue et recueillerait peu de fruits.

Celui qui, vivant dans cette fièvre ou dans cette indolence, voudra consacrer un certain temps aux retraites, en tirera souvent grand profit. Nous devons être le temple du Saint-Esprit, selon les paroles de l'Écriture. Saint Ignace, en nous donnant toute une série de méditations dans l'ordre à suivre, nous enseigne comment nous devons bâtir ce monument des fondations jusqu'au faite.

En dehors des longues retraites, il est bon de consacrer chaque mois un jour à renouveler les résolutions prises et à faire un examen de conscience particulier sous ce rapport. Ces retraites mensuelles n'exigent pas qu'on s'isole toute la journée : il suffit de deux heures de recueillement complet.

L'Église nous offre encore beaucoup d'autres moyens pour aider à notre sanctification. Ils sont plus ou moins liés au travail intérieur.

Au premier rang est l'assistance à la messe obligatoire le dimanche et les jours de fête et facultative les autres jours. La messe est véritablement l'axe de la vie chrétienne et on ne peut assez engager les personnes pieuses à en étudier dans les livres, afin de les comprendre parfaitement, toutes les parties et les cérémonies. On prendra ainsi vraiment part au sacrifice en s'y unissant de prière et d'intention et se gardant d'y assister par une pieuse routine ou pour passer tranquillement son temps. Une semblable assistance à la messe est une sorte de sacrilège.

Des pratiques de piété facultatives, comme les confréries, les associations, les pèlerinages, etc, on ne peut dire ici qu'une chose : il est impossible de prendre part à toutes, il faut donc parmi elles choisir celles qui conduisent le plus effectivement au but dans des circonstances données et auxquelles on peut suffire sans surcharger son temps et ses forces



et sans négliger ses devoirs d'état. L'abstention de ces pratiques ne constitue pas un péché, tandis qu'il est fâcheux d'accepter des devoirs que, faute de temps et de forces, on est obligé de négliger. Souvent ces prétendus devoirs qu'on s'est imposés à la légère et qu'on accomplit fièvreusement, nuisent aux véritables et manquent complètement leur but.

\*  
\* \*

Que nous travaillions des mains, de l'intelligence ou de l'esprit, rien dans notre travail ne doit être laissé au caprice, à la fantaisie du moment, aux inclinations passagères. Plus nous soumettrons nos actes au joug d'un ordre préalablement établi, plus en sera grand le mérite, plus grande la perfection dans leur exécution, plus grande l'économie de forces et de temps, plus grand l'équilibre de l'intelligence et de l'âme.



Dieu, nous le savons, a tout fait avec ordre, poids et mesure, de même le Seigneur Jésus n'a abandonné aucun acte de sa vie aux circonstances imprévues. A son exemple, attachons-nous aux endroits, aux heures, aux moyens propres à l'accomplissement de chaque chose. Cela nous aidera à vaincre notre mollesse et notre nonchalance naturelles, cela nous formera à l'obéissance, à la discipline si nécessaire à tout travail. « L'homme obéissant sera victorieux dans ses paroles » (1).

Rien ne contribue plus efficacement au progrès du travail intérieur que de régler sagement son temps et ses occupations et d'être fidèle à ce règlement. « Gardez-le et il vous gardera », disait le Père Mariote.

Cette répartition du temps à laquelle on aura pensé avec une prévoyance née de l'expérience, devra être la véritable règle de la

(1) *Proverbes*, xxi-28.

vie, appuyée sur les principes généraux du catéchisme et conforme aux circonstances, aux devoirs d'état de chacun. Il ne faut pas s'écarter de cette règle à la légère, pour n'importe quel empêchement imprévu. On pourrait dire que celui qui s'habitue à l'observer avec soin saura dans la maladie, en voyage et même dans un incendie ou une inondation, conserver un certain ordre salutaire, l'ordre qui assure le calme, la bienséance, l'empire sur soi, la présence d'esprit, l'intelligence nécessaire au choix du parti à prendre, et fait à la fois économiser le temps, l'argent et les forces physiques.

Étant donnés l'importance de cette règle et le devoir de s'y conformer, il est nécessaire de l'établir avec une grande attention en priant le Saint-Esprit de daigner l'inspirer lui-même. On doit se rappeler alors la nécessité des trois sortes de travail et si l'on ne peut ordinairement consacrer à chacune

d'elles le même nombre d'heures, ne leur en destiner pas moins un temps bien déterminé. Ne jamais s'imposer de devoirs qu'on n'est pas sûr de pouvoir remplir, distinguer les choses qu'on peut et qu'on doit faire à des heures régulières comme se lever, se coucher, se mettre à table etc, de celles qu'il est impossible de faire à une minute près. En cherchant à atteindre la plus grande exactitude possible pour ce qu'on peut prévoir et fixer, il faut garder non une entière mais une certaine liberté pour les occupations qui nous regardent seule et pour lesquelles attendre ne fait tort à personne. Il suffit alors de décider qu'on consacrerait tant d'heures aux arrangements de maison, à écrire des lettres, à tenir ses comptes, à lire, à méditer, à des exercices de piété, etc. Il faut décider par quoi on commencera, ce qu'on fera le matin, ce qu'on fera l'après-midi et ainsi de suite en se dirigeant avec prudence et en cherchant la



mesure et l'équilibre sans lesquels le travail dépasse les forces et au lieu d'être salubre devient simplement meurtrier.

La prudence doit apprendre à compter avec ses moyens et ses aptitudes afin qu'on n'entreprene pas plus qu'on ne peut faire et que, travaillant suivant ses forces, on les soutienne intelligemment, on les développe par l'alimentation appropriée, le repos suffisant et les conditions nécessaires à un travail durable. Le laboureur sage ne caresse pas son bœuf et son cheval de travail, mais il respecte leurs forces pour mieux en profiter. C'est ainsi qu'agit l'homme prudent pour ses forces physiques, intellectuelles ou spirituelles.

Il est bon de remarquer qu'un changement fréquent d'occupations est préférable pour quelques-uns, surtout dans la jeunesse, et devient une sorte de repos ; mais pour les personnes plus âgées, le contraire se produit. Il faut songer à cela et distribuer ses occupa-



tions plutôt par jour que par heure. Consacrer par exemple un jour ou une matinée à écrire des lettres, un autre à ses comptes et à ses affaires, un autre au travail manuel, aux visites, etc. Si on ne peut satisfaire à chacun de ces devoirs en un seul jour, il faut les étendre à toute la semaine ou au mois, pourvu que chacun ait son temps propre et soit accompli en son temps.

Avant d'arrêter définitivement son règlement, il est bon de l'expérimenter pendant quinze jours et de voir si ce qu'on a décidé peut réellement se mettre en pratique afin de rester fidèle ensuite aux résolutions prises.

L'Écriture sainte dit qu' « il y a un temps pour parler et un temps pour se taire ». Il est donc important et salutaire pour le travail intérieur d'avoir un temps pour la solitude et un temps pour la vie au milieu des autres, dans sa famille, dans le monde, ou dans la société en général. Ce n'est pas toujours pos-

sible ni pour tous en une égale mesure, mais, quoi qu'il en soit, il faut chercher à se placer dans ces conditions.

On pourrait dire que la solitude et la vie commune sont pour la santé de l'âme ce que le jour et la nuit, le travail et le repos sont pour la santé du corps. La vie physique cesserait si on interrompait le sommeil ou la veille, la santé se perd toutes les fois que se rompt l'équilibre entre ces deux états; ainsi les facultés de l'intelligence et de l'âme se dévoient ou se perdent quand, dans la vie spirituelle de l'homme cesse l'équilibre entre le recueillement de ses forces dans la solitude et leur action dans la vie commune. Nous puisons dans le silence la lumière et les forces nécessaires pour vivre au milieu du monde et nous trouvons dans la vie commune l'application des principes que nous avons cherchés dans la solitude.

Celui qui ne veut ou ne peut jamais trouver

le temps de se recueillir tombe à l'état du bœuf ou du cheval de labour toujours aiguillonné et à toute heure ; il perdra ses forces, ne se développera pas spirituellement, ne s'élèvera pas, ne donnera pas ce qu'il aurait dû. On peut dire de lui les paroles de saint Jean : « mis sur la balance il a été trouvé trop léger ».

L'homme sage doit avoir des moments de solitude pour accroître sa provision intellectuelle et spirituelle, sous peine de frapper de stérilité son intelligence et d'épuiser son âme. D'un autre côté, si la solitude s'étend au-delà des bornes, elle engendre l'utopie sans application possible, l'idéologie sans but, enfantine parce qu'elle est inexpérimentée ; elle engendre l'égoïsme et l'orgueil, la confiance en soi et souvent une ignorante présomption.

Prier, méditer, s'instruire, travailler intellectuellement sont d'excellentes et saintes choses ; mais Notre Seigneur nous a ordonné



de prendre le fardeau les uns des autres et de porter notre croix à sa suite. Il faut donc descendre du Parnasse et même du Thabor dans cette vallée de pleurs pour porter sa croix au service du prochain et lui donner le fruit des prières, des pensées et du travail solitaires.

Mais ce n'est pas tout.

L'homme vivant surtout dans la solitude ne peut se connaître lui-même. Si nous comparons de nouveau le travail sur soi-même à l'art du sculpteur et du peintre, quel artiste entreprendra de réaliser ses conceptions sans connaître exactement les propriétés de la matière qu'il emploie ?

« Qui n'a pas été tenté ne sait rien » dit saint Paul. Peut-on connaître les tentations d'avidité, de jalousie, de vanité et une quantité d'autres passions en vivant dans une complète solitude ? <sup>Où en peut-on ?</sup> Peut-on se rendre compte de sa faiblesse en face de ces tentations ? Il faut vivre au milieu des hommes pour savoir quels



sentiments les différentes rencontres avec eux feront pénétrer dans le cœur et pour combattre des inclinations dont, sans cela, on ne soupçonnerait pas même l'existence.

Peut-on connaître « les talents », suivant l'expression de l'Évangile, placés par Dieu dans l'intelligence et l'âme pour le profit du prochain, peut-on apprécier les devoirs qui en découlent si l'occasion de s'en servir ne se présente pas ? Souvent les personnes qui vivent à l'écart perdent la notion juste de la vie, des hommes et d'elles-mêmes pour arriver à un caractère chagrin et bizarre.

Thomas a Kempis, dans l'Imitation de Jésus-Christ, dit aux religieux, en leur conseillant d'aimer leur cellule, que souvent ils perdent dans une heure passée au milieu des hommes ce qu'ils avaient acquis par de longues années de solitude. Ne pourrait-on pas dire également que, dans cette seule heure passée au milieu des hommes, ils se sont

simplement convaincus du peu qu'ils avaient acquis dans la solitude et de la voie dans laquelle ils devaient agir ?

Le travail dans la solitude est d'autant plus effectif que le séjour parmi les hommes aura montré ce qui lui manque, et le travail au milieu des hommes est d'autant plus intelligent que celui de la solitude lui a donné sa vraie direction. La vie solitaire et recueillie étant à la vie en commun ce qu'un principe est à son application, est insuffisante par elle-même et n'agit qu'à demi ; unies l'une à l'autre elles deviennent plus douces, plus salutaires et se complètent réciproquement.

La vie commune a encore une utilité qu'on n'apprécie pas assez et qu'on regarde comme un inconvénient, c'est que la louange ou la critique du prochain, son scandale ou son édification, sa sévérité ou sa bienveillance, sa sympathie ou son antipathie sont une réprimande ou un encouragement, un frein pour

les mauvaises inclinations, un aiguillon au progrès dans le bien.

Souvent, hélas, le souvenir de la présence de Dieu et de son jugement ne peuvent empêcher le mal et vaincre la tentation. C'est à l'œil du prochain qu'on doit de s'arrêter dans plus d'une tentation. Si le Christ nous a ordonné de prier pour nos ennemis, il pensait<sup>??</sup> non seulement à la miséricorde et au pardon des offenses, mais à la reconnaissance qu'on doit en particulier à ceux qui nous jugent le plus sévèrement et avec moins de sympathie, qui remarquent et critiquent le mieux nos erreurs et à ceux aussi qui, sans le savoir, nous aident très efficacement par leurs propres défauts à corriger les nôtres.

Qui guérira mieux de la colère qu'un homme emporté dont la brusquerie nous offense? Qui nous corrigera du bavardage sinon celui dont la mauvaise langue répète tout ce qu'il entend? De l'égoïsme, sinon celui qui



exige beaucoup pour lui-même et veut qu'on lui cède ? Qui nous corrigera de l'amour d'une vaine louange, sinon le railleur, le médisant, le calomniateur ? Qui nous montrera le sommet de la perfection désirée, sinon le flatteur qui, pour gagner notre bienveillance, exagère nos qualités ?

On peut également profiter des qualités et des défauts du prochain pour avancer dans la vertu, si on cherche en eux un enseignement, une aide, l'occasion de se connaître soi-même et d'acquérir des mérites.

Une amitié vraiment chrétienne peut être très utile pour le travail intérieur ainsi que la fréquentation de personnes qui, par une même route, tendent au même but, s'excitent réciproquement à l'espérance, au courage et se partagent les conseils, les observations, les résultats de leur expérience propre. On a souvent remarqué que les saints n'apparaissent pas isolément à certaines époques et dans



certains pays, mais que s'il en brille un, d'autres sont à peu de distance. Suivant les paroles de l'Apocalypse, « s'appuyant réciproquement sur les ailes de la prière, ils s'élèvent vers le ciel ». Cette aide spirituelle réciproque a sans doute été une des causes de la fondation des Ordres religieux. Sainte Thérèse dit que les efforts communs sont très utiles à la sanctification et le Christ nous a affirmé qu'il serait présent partout où seulement deux d'entre nous se réuniraient en son nom.

Les questions posées par l'Église pour la canonisation des saints montrent que la grâce de faire des miracles, qui exerce sur nous un charme si éblouissant, est souvent une preuve de la sainteté mais n'en est pas une condition. La sainteté repose sur des vertus accessibles à chacun. Pour y atteindre il faut seulement le désir de bien faire, une volonté fidèle, virile, patiente, humble et persévérante.

Il faut la foi, l'espérance et l'amour : la foi en Dieu et en tout ce que l'Église nous demande de croire; la foi en notre relèvement personnel et national et, par là même, en la possibilité et l'efficacité de notre travail sur ce point; la foi en la grâce de Dieu indispensable pour obtenir le triomphe dans toute lutte entreprise en son nom, la foi vivante et active qui pénètre notre vie entière et tous nos actes de son souffle et nous fait échapper au reproche sanglant du poète (1) d'être « sans cœur, sans âme ».

Il faut l'espérance si difficile pour nous qui sommes pauvres, vaincus, persécutés. « Il vous sera fait selon votre espérance » a dit l'Écriture sainte. Qu'il s'agisse donc de notre sanctification ou de notre relèvement national, répétons avec Job : « Quand Dieu me tuerait, je ne cesserais d'espérer en lui ».

(1) Mickiewicz, *Ode à la jeunesse*.

Enfin, il faut l'amour, qui découle toujours de la véritable espérance et de la véritable foi, qui facilite la lutte, adoucit la fatigue, qui jamais ne se lasse et jamais ne se laisse vaincre.

Il faut aussi la justice, la prudence, la tempérance et la force :

La justice, pour rendre à chacun ce qui lui appartient et ainsi servir Dieu en accomplissant sa volonté, servir son pays en y étendant le royaume de Dieu, se servir soi-même en devenant meilleur, en se sanctifiant ;

La prudence, pour tendre au but nécessaire par les moyens nécessaires ;

La tempérance, pour user de toutes choses autant seulement qu'elles nous aident à atteindre le but ;

La force car « Dieu aime celui qui donne joyeusement » et il promet le triomphe à celui qui lutte avec courage.

Il faut enfin la persévérance. Sans elle



toutes les peines n'aboutissent à rien. Il ne suffit pas de la persévérance passive, qui est pour nous une qualité naturelle et fait la force indestructible de notre nation; efforçons-nous d'avoir une persévérance active, la persévérance dans le travail, dans l'étude et dans la prière. « Celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé » (1).

(1) *Saint Matthieu*, xxiv-13.

867

---



# TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION PAR LE R. P. BAUDRILLART. V

## I

DU TRAVAIL EN GÉNÉRAL . . . . . 1

## II

DU TRAVAIL MANUEL . . . . . 17

## III

DU TRAVAIL INTELLECTUEL . . . . . 71

## IV

DU TRAVAIL SPIRITUEL . . . . . 147



POUR TOUS

# NOUVELLES VARIÉES

Par Henryk SIENKIEWICZ

*Traduit du polonais par H. C.*

Traduction autorisée par l'auteur

In-12, avec un portrait de l'auteur. . . . . 1.50

LUX IN TENEBRIS LUCET. — JANKO LE MUSICIEN. — LE GARDIEN  
DU PHARE. — UNE IDYLLE DANS LES BOIS. — SOIS BÉNIE.

Voici de quoi charmer bien des heures de rêverie et de *farniente*, lorsque l'on trouve fatigants et fastidieux les récits de longue haleine. Cinq jolies fleurs cueillies dans le merveilleux jardin des œuvres de Sienkiewicz, qui prouveront aux rares fervents qui l'ignorent encore quel délicat et gracieux conteur sait être le poète épique de « Quo Vadis », le puissant romancier à qui nous devons tant d'œuvres intéressantes.

Il règne d'un bout à l'autre de ce nouveau recueil de nouvelles, une émotion douce, un charme indéfinissable empreint souvent de quelque délicate tristesse comme dans « Janko le musicien », cette simple histoire d'un pauvre enfant qui meurt pour un violon.

Note de tristesse et de résignation encore dans « Lux in tenebris lucet ».

Et dans ce temps de renaissance vigoureuse du sentiment national, où le « Culte de la Terre et des Morts » renaît en bien des âmes qui paraissaient superficiellement blasées, qui ne sentira l'émotion l'envahir à la lecture du « Gardien du phare ». « Que cette terre aimée de la patrie est charmante aux leurs roses de l'aurore ! O mon amour, mon unique amour ! »

Que dire d'une « Idylle dans les bois », cette chanson ininterrompue de l'amour et de la nature ? Oh ! la prière du soir des arbres et des fleurs, cette musique qui « s'élève chaque soir de la terre vers le ciel et s'envole là-haut, là-haut, là où ne se trouve plus aucune créature, là où il n'y a plus rien que la poussière d'argent des étoiles et leur route lactée, et au-dessus des étoiles, Dieu ».

Et le livre se clôt sur une délicate légende indienne, chaude comme un ciel d'Orient, douce comme la fleur du Lotus.

Et l'on dit « déjà » !

# LA PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE DE LA VIE

*Pensées sur les Vérités religieuses*

PAR LE

R. P. Tilmann PESCH, de la Compagnie de Jésus

*Traduit de l'allemand*

Par le P. BIRON, Bénédictin

TOME I. — 1. L'amour de la vérité. — 2. La délicatesse de conscience.

TOME II. — 1. Imitation du Christ dans ses principaux traits. — 2. L'imitation plus complète du Christ. — 3. La Croix. — 4. Conclusion glorieuse.

Deux volumes in-8<sup>o</sup> écu . . . . . 8.00

---

La *Philosophie de la Vie* est en réalité la *Somme* où le chrétien peut trouver les enseignements, les conseils et les réconforts dont il a besoin aux différentes heures de son existence. Feuilletée à la hâte, d'une main distraite, elle pourra sembler presque banale ; mais lue à loisir et par fragments, dans le calme de la méditation, elle découvrira les mérites de premier ordre qui font son succès ; une grande sûreté de doctrine, un savoir très étendu et une merveilleuse connaissance du cœur humain, au service d'une âme d'apôtre qui ne veut instruire les hommes que pour les rendre meilleurs et semblables à Jésus-Christ.

Les qualités maîtresses du livre sont : la précision, la profondeur et le pittoresque. Chaque fois qu'il démontre une thèse, l'auteur vise surtout à la précision ; le style devient concis, sans image et sans ornement ; c'est l'expression pure et simple de la vérité. Sa grande originalité, croyons-nous, est dans les maximes que l'on rencontre à chaque page. Les conseils sont donnés sous la forme précise et imagée d'aphorismes ou sentences. Fines, justes ou profondes, elles portent la marque d'un penseur, mais l'expression leur donne un charme incomparable. Grâce à l'antithèse et à la comparaison, elles frappent l'esprit et se fixent dans la mémoire. Il y en a qui sont des merveilles d'observation, de finesse et de grâce.





BIBLIOTEKA KÓRNICKA

116138

DO KORZYSTANIA W CZYTELNI